

L'Histoire

L'Histoire

www.lhistoire.fr

Écosse
UNE NATION
REBELLE

L'EMPIRE SIOUX

*Puissance et
massacres*

1876

Sitting Bull,
le vainqueur
de Little Big Horn

ALL 8,20 € - BEL 7,40 € - ESP 7,40 € - GR 7,40 € - ITA 7,40 € - POR/CONT 7,40 € - LUX 7,40 € - ANDORRE 7,40 € - CH 12,40 € - MAR 65 DH - TUN 9,50 TND - TOM/A 1620 XPF - TOM/S 970 XPF - DOM/S 7,40 € - CAN 10,50 \$ CAN - USA 10,50 \$

M 01842 - 468 - F : 6,40 € - RD



Red Power

Is font partie de notre imaginaire. Photographiés par Curtis (p. 36) au début du xx^e siècle, ces cavaliers coiffés de plumes ont encore belle allure : celle des maîtres des Grandes Plaines. Tout ceci n'est pas que folklore.

Ce que nous fait découvrir Pekka Hämäläinen, merveilleux chercheur d'origine finlandaise aujourd'hui en poste à Oxford, déjà auteur d'un *Empire comanche* (trad. Anacharsis, 2012), c'est l'histoire, cette fois, d'un « empire des Sioux ». Le mot est contesté. Au plus fort de leur domination, au milieu du xix^e siècle, les sept peuples confédérés de chasseurs-cueilleurs venus du sud des Grands Lacs ne comptaient guère plus de 30 000 ou 40 000 individus. Et ces guerriers redoutés n'avaient ni capitale, ni gouvernement, ni institutions stables.

Reste qu'en cent cinquante ans leur migration vers l'ouest les a amenés à contrôler un territoire grand comme deux à trois fois la France, centré sur le bassin du Missouri et s'étendant jusqu'aux contreforts des Rocheuses. Leurs contacts précoces avec les Français, qu'ils approvisionnaient en fourrures, leur ont donné un avantage décisif : le cheval, et les armes à feu. Au milieu du xix^e siècle, ils dominent l'espace des Grandes Plaines, vassalisent les autres tribus auxquelles ils imposent des prélèvements, en mais notamment, et maîtrisent les échanges avec les Européens.

Leur puissance alors fascine les États-Uniens. Mais ils sont aussi un obstacle à leur expansion. Les traités signés à Fort Laramie en 1851 et 1868, qui leur reconnaissent des droits sur les terres, ne pèsent guère face à l'appel de l'Ouest et à la découverte d'or. Les incidents seront prétextes. Les vraies guerres vont commencer.

L'énorme surprise vient bien sûr de la défaite cuisante à Little Big Horn, le 26 juin 1876, du 7^e régiment de cavalerie du lieutenant-colonel Custer face aux 2 500 hommes de Sitting Bull. L'épisode assura pour longtemps la réputation des Sioux. Mais la mort de Custer devait

être vengée. La « dernière bataille » fut un massacre : en 1890, au cœur de l'hiver, 300 Sioux sont abattus à Wounded Knee, dans la réserve de Pine Ridge, au Dakota du Sud. Quelques jours auparavant Sitting Bull était assassiné. Il fallut 43 hommes pour s'emparer de lui. Nous avons choisi de lui rendre hommage en couverture, avec ce portrait un peu triste, du temps sans doute où le valeureux chef était devenu bête de foire dans la tournée spectacle de Buffalo Bill.

Leurs contacts précoces avec les Français, qu'ils approvisionnaient en fourrures, ont donné aux Sioux un avantage décisif : le cheval, et les armes à feu

Bien moins nombreux que les autochtones du Canada, les Indiens des États-Unis peinent aujourd'hui à se faire entendre. Pourtant, depuis les années 1960, un mouvement inspiré du Black Power milite pour la reconnaissance de leur statut et de leurs droits sur la terre. Dans cette affaire, les Sioux, qui sont désormais environ 170 000, sont encore aux premiers rangs. On les retrouve à Standing Rock, mobilisés contre le passage sur leur réserve d'un oléoduc géant au nom de la défense de l'environnement.

Parmi les voix qui se sont élevées pour demander justice se distingue celle de Vine Deloria Jr. Mort en 2005, il était le descendant de Cuisse Poilue, chef respecté de la bande métis des Yanktons, né de l'union d'une femme sioux et d'un Français nommé Deslauriers. Il témoigne que cette histoire est aussi un peu la nôtre. ■

L'Histoire

ACTUALITÉS

L'ÉDITO

3 Red Power

FORUM

Vous nous écrivez

4 De catastrophe en catastrophe

ON VA EN PARLER

Exclusif

6 Une femme noire à l'honneur

ÉVÈNEMENT

Écosse

12 « La nation écossaise s'est construite dans la lutte contre l'Angleterre »

Entretien avec
sir Thomas M. Devine

ACTUALITÉ

Mécénat

24 Mission Apollon !

Par Hervé Duchêne

Justice

26 Quel droit pénal pour l'ennemi ?

Par Johann Chapoutot

Japon

28 Un château brûle à Okinawa

Par Pierre-François Souyri

Médias

30 En direct d'Alger

Par Dominique Kalifa

PORTRAIT

Thomas W. Laqueur

32 Au nom du corps

Par Virginie Bloch-Lainé

France Culture

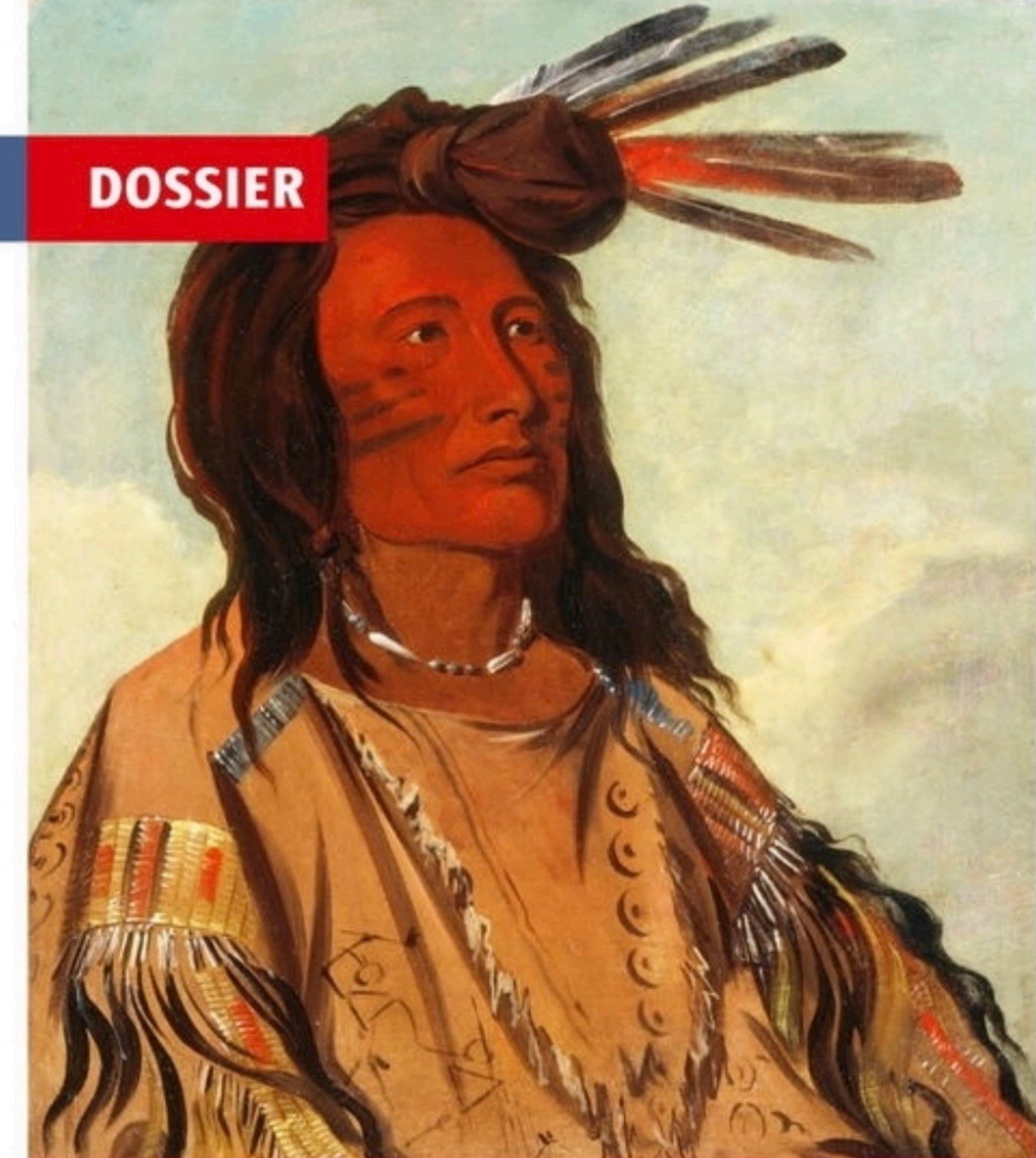
Retrouvez dans l'émission de Xavier Mauduit « Le Cours de l'histoire » une séquence

en partenariat avec L'Histoire le vendredi 31 janvier à 9 h 30

COUVERTURE : Portrait du chef sioux Tatanka Iyotake, plus connu sous le nom de Sitting Bull, colorisation d'après une photographie de 1885 de l'Américain David Francis Barry (Bridgeman Images).

Ce numéro comporte un encart abonnement L'Histoire sur les exemplaires kiosque France, un encart abonnement Edigroupe sur les exemplaires kiosque Belgique et Suisse, un message Challenges sur les exemplaires abonnés et un encart Webalix sur les exemplaires abonnés.

DOSSIER



34 L'empire des Sioux

36 Sioux. Des nomades à la conquête des Plaines

Entretien avec Pekka Hämäläinen

Qu'est-ce qu'un empire cinétique ?

Par Marie Favereau Doumenjou

Little Big Horn : une bataille mythique

Par Pap Ndiaye

Carte : une puissance continentale

Carte : cinquante ans de guerres dans les Plaines

Chronologie

50 1660-1851. Avec les Blancs les relations ont souvent été pacifiques

Par Gilles Havard

54 Wounded Knee, 1890. Chronique d'un massacre annoncé

Par Karl Jacoby

60 Standing Rock, 2016. La lutte continue

Par Thomas Grillot

Carte : le serpent noir du Dakota

DOSSIER

■ Sioux. Des nomades à la conquête des Plaines p. 36

■ Carte : une puissance continentale p. 39

■ Chronologie p. 40

■ Qu'est-ce qu'un empire cinétique ? p. 42

■ Carte : cinquante ans de guerres dans les Plaines p. 46

■ Little Big Horn : une bataille mythique p. 47

■ 1660-1851. Avec les Blancs les relations ont souvent été pacifiques p. 50

■ Wounded Knee, 1890. Chronique d'un massacre annoncé p. 54

■ Standing Rock, 2016. La lutte continue p. 60

■ Carte : le serpent noir du Dakota p. 61

L'empire des Sioux

Sitting Bull, Red Cloud, Crazy Horse : ces noms de guerriers sioux sont ancrés dans nos imaginaires. Ils ressurgissent quand leurs descendants manifestent, en 2016, pour empêcher le passage d'un oléoduc sur leur terre sacrée. On se souvient de leur résistance acharnée contre l'expansion des

colons états-uniens. Mais on sait moins qu'ils commandèrent, à partir du XVIII^e siècle, un territoire grand comme deux à trois fois la France entre les Rocheuses et le Missouri. Là, ils régnaient en maîtres sur les autres tribus, et contrôlaient les échanges avec les Européens.

Des plumes et des franges Tchan-dee, un chef sioux oglala peint en 1832 par le Pennsylvanien George Catlin, qui le décrit comme « un guerrier prêt à tout, et l'un des chefs les plus respectables et renommés de la tribu ». A partir de 1821, Catlin abandonna sa carrière d'avocat pour voyager à travers le continent en s'adonnant à sa passion : peindre la vie quotidienne des autochtones, en cherchant à immortaliser leurs cultures menacées par les guerres et les maladies.

SMITHSONIAN AMERICAN ART MUSEUM, WASHINGTON, DC, DIST. RMN-GP/IMAGE SAAM



Sioux

Des nomades à la conquête des Plaines

A partir du XVII^e siècle, les Sioux, confédération de sept peuples de chasseurs-cueilleurs, se sont réinventés deux fois : d'abord pour dominer le bassin du Missouri au XVIII^e siècle, puis, au cours du XIX^e, pour régner en maîtres sur les Grandes Plaines. Avant de se heurter aux ambitions expansionnistes des États-Unis.

Entretien avec Pekka Hämäläinen

L'Histoire : Quels sont les peuples amérindiens qu'on appelle les Sioux ?

Pekka Hämäläinen : Les Sioux, ce sont sept peuples (oyâtes) amérindiens apparentés et alliés, qui composent la confédération des Sept Feux du Conseil (Ochéthi Sakówin) : les Lakotas (parfois appelés Titons ou Tetons), les Yanktons, les Yanktonais (les « Sioux centraux »), les Mdewakantons, les Sissetons, les Wahpetons et les Wahpekutes, les quatre derniers formant le sous-ensemble des Dakotas (appelés aussi Santees, Santis ou « Sioux orientaux »). Ils parlent la même langue, avec de légères variations dialectales¹, et se pensent comme une seule et même nation, c'est-à-dire une famille à l'intérieur de laquelle ils partagent connaissances et biens.

S'il n'y a pas d'instance de gouvernement sioux, les chefs, qui se déplacent toujours avec leur groupe, peuvent, à l'occasion des grands campements hivernaux qui rassemblent plusieurs milliers d'hommes, discuter politique, arrêter le nom de leurs adversaires, définir une ligne à l'égard des Britanniques, des Français ou des Américains et les moyens d'accéder à leurs marchés.

Le nom de « Sioux », dérivé du mot ojibwé *Nadouessioux*, qui signifie « serpent » et donc « ennemi », leur a été donné par les Français et

La fin d'un monde

Quand Edward S. Curtis photographie le peuple sioux en 1905, celui-ci est déjà sur le déclin, même si ces trois cavaliers majestueux explorent encore les Plaines qu'ils dominaient jadis.

s'est généralisé. Eux se désignent par le nom de leur peuple, même si aujourd'hui la plupart de leurs descendants vivant dans des réserves ont repris le terme « Sioux ». C'est une société qui s'ouvre facilement aux étrangers, pourvu qu'ils se conforment à leur exigence de partage. Être Sioux, c'est avant tout une éthique, une manière de se comporter. En théorie donc, tout le monde peut devenir Sioux, en tout cas être un allié.

A quand remontent leurs premières traces et à combien évalue-t-on leur population ?

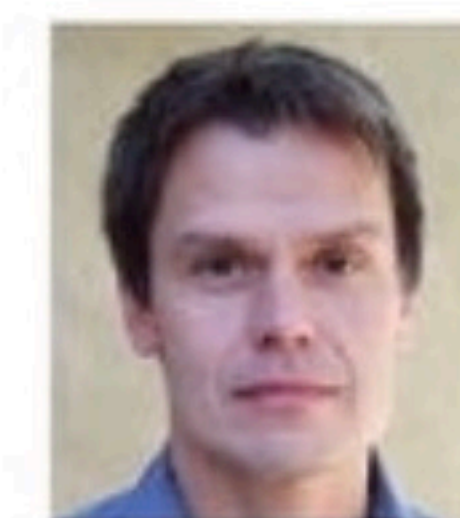
Les Sioux sont bien identifiés à la charnière des XVI^e et XVII^e siècles, à une époque où ils occupent un territoire s'étendant des Grands Lacs, à l'est, au Mississippi, à l'ouest : une zone marécageuse, parcourue par de nombreuses rivières, qu'ils utilisent pour pêcher et se déplacer. L'eau constitue alors un élément central dans leur existence. Ils chassent, à pied, capturent du gibier, petit et gros, bison en tête, collectent du riz sauvage. Remonter au-delà de cette période est hasardeux. On suppose qu'il existait un proto-groupe de langue sioux qui, en raison de changements climatiques et environnementaux, s'est progressivement dispersé en migrant vers l'ouest et le nord.

Il est pratiquement impossible de déterminer à quel moment la nation sioux a émergé, ou à partir de quand les Lakotas, qui en seront les protagonistes principaux, aussi bien du point de vue démographique que dans la dynamique d'expansion, sont devenus des Lakotas. Ce que l'on peut dire en revanche, c'est que, dans le système de croyances lakotas, il y a eu un temps avant le temps, puis une femme, la Femme Bison Blanc, Ptesanwin, est arrivée et, en leur faisant don d'une pipe sacrée, leur a donné la raison. C'est ainsi que, selon les mythes, les Lakotas sont nés, mais cela ne renvoie bien sûr pas à une période qu'on pourrait dater.

Il est très difficile également de recenser une population en mouvement permanent, qui ne cesse de se regrouper et de se disperser. Le nombre de Sioux culmine peut-être autour de 30 000 à 40 000 personnes dont environ 15 000 Lakotas au XIX^e siècle. C'est une estimation basse. La population lakota semble avoir crû constamment entre le milieu du XVIII^e siècle et la fin du XIX^e, quand la plupart des autres Indiens, et notamment ceux qu'on appelle les Indiens des Plaines (les Cheyennes, les Crees, les Blackfeet, les Crows, les Mandans, les Comanches, les Pawnees), sont décimés par les épidémies. Les Lakotas sont également touchés par la maladie, mais leur population parvient toujours à se redresser.

Quel est leur mode de vie ?

Les Sioux sont des peuples nomades de chasseurs-cueilleurs, qui vivent au XVII^e-XVIII^e siècle en petits groupes de quelques centaines de personnes, dispersés à l'ouest des Grands Lacs pour ►►►



L'AUTEUR
Professeur d'histoire américaine à l'université d'Oxford, Pekka Hämäläinen a notamment publié *L'Empire comanche* (Anacharsis, 2012) et *Lakota America. A New History of Indigenous Power* (Yale University Press, 2019).

Note

1. De la famille linguistique siouenne, traduit de l'anglais *siouan*.

À SAVOIR

LAKOTAS

(parfois nommés tétons/titons)

- HUNKPAPAS
- MINNECONJUS
- OGALAS
- SANS-ARCS
- SICANGUS (OU BRÛLES)
- SIHAAPAS
- TWO KETLES
- BLACKFEET (OU PIEDS-NOIRS)

SIOUX CENTRAUX

(parfois nommés Wichiyena)

- YANKTONS (OU IHAGKTHUGWAG)
- YANKTONAIS (OU IHAGKTHUNGWAGNA)

DAKOTAS OU SIOUX ORIENTAUX

(parfois nommés Santee/Santis)

- MEWAKANTONS
- SISSETONS
- WAHPETONS
- WAHPEKUTES

Les sept peuples confédérés

Sioux ou Lakotas ?

« Sauvages », « Peaux-Rouges », autochtones, « Native Americans », « Premières Nations »... Les manières de nommer les indigènes du continent américain ont varié selon les époques. Désignés comme Indiens par les explorateurs européens croyant avoir atteint l'Inde par la route de l'ouest, ils ont été appelés Amérindiens à partir de la fin du XIX^e siècle. Les intéressés préfèrent souvent quant à eux qu'on utilise le nom de leur peuple pour les désigner.

Le cas des Sioux est plus compliqué. Le mot adopté par les Français provient d'un terme ojibwé, un groupe ennemi, signifiant « serpent ». Les Sioux, s'appellent par le nom de leur groupe (Lakotas, Dakotas, etc.). Des groupes eux-mêmes subdivisés en plusieurs tribus (cf. ci-contre).

▶▶▶ ne pas épuiser les ressources. Si le gibier abonde, trouver des glucides représente un défi permanent. Pour compléter une alimentation reposant sur les protéines et les graisses, les Sioux collectent des baies, développent parfois un peu d'agriculture, et dépendent d'autres populations amérindiennes agraires vivant autour d'eux.

Ils se réunissent deux fois par an : en été, pour chasser, et, en hiver, pour établir leur campement dans les fonds de vallées, à l'abri des terribles vents balayant les Grandes Plaines. Ils habitent des tipis, qu'ils déplacent d'abord à l'aide de chiens, puis de chevaux (qu'ils nomment « gros » ou « grands chiens »), tirant des travois (deux perches attachées aux animaux par un harnais entre lesquelles on fixe la charge à transporter). La capacité de transport du cheval étant très supérieure à celle du chien, son utilisation comme bête de somme par les Lakotas, au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles, leur permet de doubler leurs possessions. C'est un saut technique majeur, mais qui fragilise l'équilibre qu'ils maintenaient avec la nature en alourdissant leur empreinte environnementale.

Quelle est la place des femmes et des enfants dans cette société ?

La chasse est une entreprise collective, qui ne se limite pas aux seuls hommes : les femmes dépècent les bêtes, découpent la viande et la séchent. Ce sont elles qui préparent le gibier, dans une division du travail typique des sociétés de chasseurs-cueilleurs. Tout le monde est fier de la tâche qui



lui revient et gagne à travers elle le respect de la communauté. Les femmes s'occupent également des chiens et du transport. Il est donc tout à fait possible qu'elles soient à l'origine des travois sur les chevaux et qu'elles aient donc joué, plus largement, un rôle important dans l'avènement d'une civilisation du cheval tellement célébrée chez les Indiens des Plaines.

Les enfants sont élevés dans cette répartition sexuée des rôles, et participent avec les femmes à la cueillette, à la transformation et à la conservation de la viande. Les anthropologues de la fin

Reliques martiales Une coiffe de guerre et un « bâton à coup », où chaque encoche signifiait la défaite d'un ennemi.

Une puissance continentale

Au XVII^e siècle, les Sioux ne sont qu'un groupe amérindien parmi d'autres, vivant de chasse et de pêche dans les régions lacustres du Mississippi. Attirés par les ressources du bassin du Missouri, ils migrent vers l'ouest, repoussent leurs rivaux et, dès le XVIII^e siècle, s'imposent en maîtres incontestés de la rivière, grande artère commerciale. Au XIX^e siècle, le domaine sioux est tel qu'il leur assure le quasi-monopole sur les axes de migration des troupeaux de bisons et les terres sacrées des Black Hills – un obstacle pour les États-Unis naissants, qui entreprennent alors leur conquête de l'Ouest.

du XIX^e siècle ont rapporté que leur éducation, reposant sur l'observation, était souple.

Comment fait-on l'histoire d'un peuple qui n'a pas développé l'écriture ? L'historien est-il nécessairement captif d'une vision européenne et états-unienne ?

Les Sioux étant une des plus grandes puissances indigènes du continent, ils ont fait l'objet d'une quantité considérable d'écrits – bien plus que les Comanches –, qui permettent d'en dessiner un portrait assez complet. Ils ont donné tellement de fil à retordre aux États-Unis, auxquels ils ont infligé défaite sur défaite, que les États-Uniens ont dû composer avec et apprendre à les connaître. On dispose ainsi de rapports ▶▶▶

MOTS CLÉS

Agence

Établies par le gouvernement états-unien dès les années 1820, les agences sont des bureaux fédéraux en charge de la relation des États-Unis avec les Amérindiens. Aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, elles gèrent les questions d'hygiène, d'approvisionnement, d'emploi, etc.

Mocassin

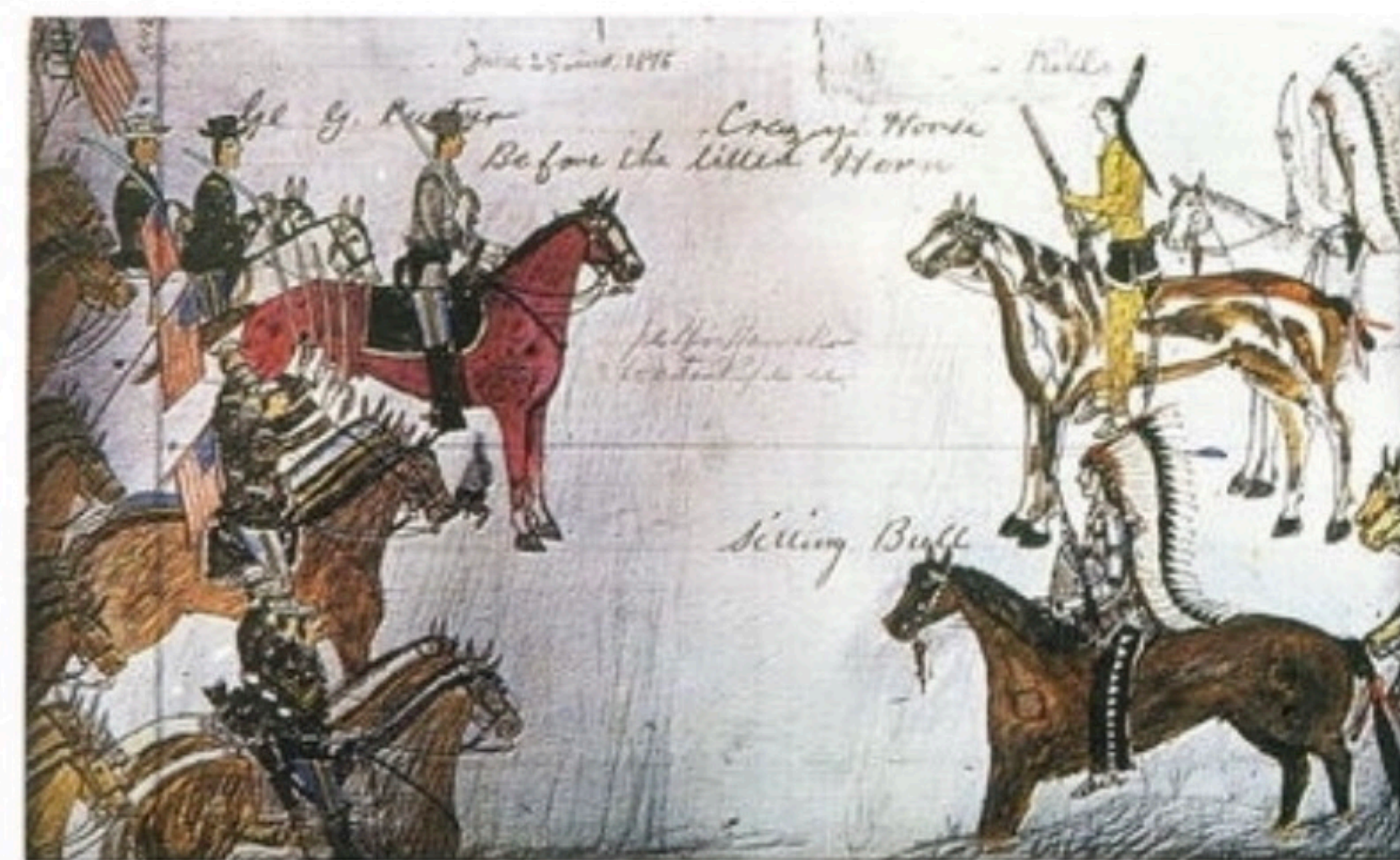
Le terme, issu de l'algonquin, désigne une chaussure de peau tannée, à semelle souple. Les exemples sioux sont décorés de poils de bison, ou de perles.

►►► interminables produits par une bureaucratie dédiée. Plusieurs agences, des bureaux fédéraux en charge de la relation des États-Unis avec les peuplades indiennes locales depuis les années 1820, ont notamment été créées spécifiquement pour les Lakotas à la fin du ^{xix}^e siècle.

Même chose pour la Compagnie américaine des fourrures (American Fur Company) : pour échanger avec les Sioux, ses représentants doivent réussir à les approcher, puis les séduire. D'où l'accumulation d'informations pratiques à leur sujet. Dans les rapports ou les lettres des agents se dégage souvent de l'anxiété : ils ne savent pas comment s'y prendre, exposent les pertes subies et demandent à Washington l'envoi de moyens supplémentaires. Des artistes, également, nous renseignent sur la vie des Amérindiens. Le peintre George Catlin, par exemple, a écrit abondamment sur les Lakotas au ^{xix}^e siècle.

Ces archives, d'une grande richesse, n'en restent pas moins externes. C'est pourquoi les nombreux travaux universitaires en anthropologie et en ethnohistoire menés à partir des dernières années du ^{xix}^e siècle sont précieux pour mieux comprendre la vision du monde des Sioux, leur structure politique, le fonctionnement de leur société, leur organisation pour la guerre, etc. Même si, souvent, les chercheurs contemporains avaient du mal à vraiment comprendre ce monde si différent du leur.

Surtout, l'historien peut s'appuyer sur des sources primaires remarquables : les « comptes d'hiver », des sortes de calendriers inscrits sur des peaux de bêtes, généralement de bisons. Y sont dessinées des séries de pictogrammes alignés en spirales ou en cercles concentriques (cf. p. 41), chaque pictogramme représentant l'élément le plus marquant de l'année écoulée. Ces ►►►



Des chevaux et des armes A la fin du ^{xix}^e siècle, l'artiste sioux Amos Bad Heart Bull met en scène la bataille de Little Big Horn de 1876. On peut y voir le lieutenant-colonel états-unien George A. Custer (à gauche), Crazy Horse et Sitting Bull (à droite). Les chefs sioux combattent à cheval et armés de fusils – deux innovations qui modifièrent leur mode de vie et en firent de redoutables guerriers.

CHRONOLOGIE

Fin 1660 Premier contact documenté entre des Sioux et des coureurs de bois français dans l'actuel Minnesota.

1730-1770 Poussée des Lakotas vers l'ouest et le bassin du Missouri, au détriment des tribus voisines.

1803 Vente de la Louisiane aux États-Unis par la France.

1804-1806 Exploration de Lewis et Clark le long du Missouri.

1805 Traité de St Peters, le premier entre les États-Unis et les Sioux.

1820-1830 Grand mouvement d'expansion lakota vers le nord-ouest des Plaines.

1851 Traité de Fort Laramie.

1854 Des guerriers sioux massacrent des soldats états-uniens. L'« affaire Grattan » marque le début d'une sévère dégradation des relations.

1862 Révolte des Sioux Dakotas près du Minnesota ; 38 guerriers sioux sont pendus en représailles à Mankato.

1864 Après le massacre de Sand Creek, Sioux, Cheyennes et Arapahos s'allient contre les États-Unis.

1866-1868 Guerre de Red Cloud.

1868 Second traité de Fort Laramie, qui délimite un territoire sioux.

1876-1877 Guerre des Black Hills, marquée par la bataille de Little Big Horn.

1890 Meurtre de Sitting Bull à Standing Rock ; massacre de Wounded Knee.

1911 Fondation de la Society of American Indians pour défendre les Indiens et aider à leur assimilation.

1924 L'Indian Citizenship Act accorde la citoyenneté américaine à tous les Amérindiens au lendemain de la Première Guerre mondiale, où 10 000 d'entre eux se sont engagés.

1934 « Indian New Deal » : plus large autonomie politique et économique pour les Amérindiens, fin de la privatisation de leurs terres et des persécutions religieuses.

1975 L'Indian Self-Determination and Education Assistance Act réaffirme la souveraineté du conseil tribal et autorise les Amérindiens à négocier les décisions qui les concernent.

2016 Mouvement contre la construction d'un oléoduc dans la réserve sioux de Standing Rock.



La mémoire dans la peau

Ce cuir de bison tanné couvert de pictogrammes peints, décrivant les années 1801 à 1876, est ce qu'on appelle un compte d'hiver, une source inestimable pour l'histoire des Indiens des Plaines. Y était consigné, aux premières neiges de la saison, un événement marquant de l'année : une épidémie, une famine, une victoire, etc. La mise à jour était confiée à un individu unique, aidé par les anciens de la bande. Ces comptes servaient à la fois de calendriers et d'aide-mémoire pour une société à la culture essentiellement orale. En raison de leur fragilité (ils étaient réalisés sur peau ou écorce), beaucoup ont été perdus.

►►► œuvres, qui couvrent environ un siècle, étaient à la charge d'une seule personne, qui consultait les aînés du groupe pour arrêter le choix de l'événement.

Il arrive que ces archives amérindiennes recoupent les archives occidentales (épidémies, commerce, sommets politiques), mais, et c'est tout leur intérêt, elles s'en écartent le plus souvent. Je ne suis jamais tombé par exemple sur la mention de la bataille de Little Big Horn (1876) dans les douzaines de comptes d'hiver existants, là où l'on s'attendrait à ce que ce conflit figure systématiquement. En fait, l'enseignement principal des comptes d'hiver, c'est que les Blancs ne deviennent une préoccupation pour les Lakotas que très tardivement, à la fin du ^{xix}^e siècle. Avant cela, ce qui domine, du milieu du ^{xviii}^e au milieu du ^{xix}^e siècle, c'est le contexte indigène. Les comptes d'hiver présentent ainsi un récit alternatif et constituent de véritables archives contre-hégémoniques au grand récit états-unien.

Au début du ^{xviii}^e siècle, les Lakotas se mettent en mouvement vers l'ouest. Comment l'expliquer ?

Les Lakotas occupent alors la partie occidentale du territoire sioux, le long de la rivière Minnesota, les Dakotas la partie orientale, non loin des Grands Lacs, les Yanktons et les Yanktonais, un espace intermédiaire.

Si les Lakotas décident de quitter le bassin de la rivière Minnesota et de partir à l'ouest, c'est très certainement pour intensifier leur chasse au bison. Cette expansion est rendue possible grâce à deux innovations majeures. La première est celle des armes à feu, de la poudre et du métal, à partir de la fin du ^{xviii}^e siècle, qui arrivent d'abord par l'entremise de marchands français, de l'est et du nord-est, depuis la baie d'Hudson et la Nouvelle-France (cf. p. 50). La seconde, à la même époque, celle des chevaux, que les Lakotas achètent à d'autres groupes autochtones, avance lentement à travers les Grandes Plaines, depuis l'ouest et le sud-ouest. En adoptant le cheval, d'abord comme animal de trait (ils ne le monteront qu'à la fin du ^{xviii}^e siècle, on y reviendra), les Lakotas gagnent en mobilité et en rapidité.

Ils progressent de vallée en vallée, où ils trouvent eau, protection et plantes. Huit rivières forment les barreaux d'une échelle géante ►►►

MOTS CLÉS

Bande

Unité sociale de base du monde amérindien, composée de plusieurs familles. Elle vit sous la direction d'un chef assisté d'un conseil d'anciens. Les bandes se réunissent pour des occasions spécifiques, cérémonielles ou politiques.

Scalp

Chez les Indiens des Plaines et de l'Est, un trophée de guerre constitué d'un morceau de cuir chevelu prélevé à un ennemi, mort ou vif. La pratique existait avant l'arrivée des Européens, mais s'est amplifiée avec l'apparition des couteaux en acier.

Tipi

Tente en peau de forme conique, très répandue dans les Plaines. Les tipis sont devenus plus grands avec le développement de la civilisation du cheval, qui facilitait le transport de ces habitations lourdes sur des travois.

►►► jusqu'au bassin supérieur du Missouri : la Minnesota, la Des Moines, la Little Sioux, la Floyd, la Big Sioux, la rivière Rouge (Red River of the North), la Sheyenne et la James (ou rivière Dakota). Les Prairies à l'est du Missouri sont habitées par plusieurs groupes de chasseurs-cueilleurs et d'agriculteurs, les Iowas, les Omahas, les Poncas, qui considèrent les nouveaux arrivants comme des étrangers et des ennemis. Il y a donc des batailles, et les Lakotas repoussent ces peuples amérindiens toujours plus à l'ouest. Vers le milieu du XVIII^e siècle, les Lakotas atteignent les rives du Missouri, qu'ils occupent pendant environ trois générations.

S'ouvre alors, au milieu du XVIII^e siècle, dans cette haute vallée du Missouri, une phase dont vous dites qu'elle est décisive dans l'histoire des Lakotas. Pourquoi ?

Elle est décisive parce que c'est là, le long du cours supérieur du Missouri, que les Lakotas font ce que j'appellerai leur apprentissage impérial et qu'ils parviennent à se hisser au rang de puissance, au cœur du continent.

D'abord, ils font l'acquisition d'un nombre croissant de chevaux, qu'ils montent à présent, gagnant encore en mobilité. Ils représentent

Qu'est-ce qu'un empire cinétique ?



Aux XIII^e et XIV^e siècles, les Mongols conquièrent un territoire qui va de l'Extrême-Orient à l'Europe orientale. Mobiles, redoutables, mais aussi armés d'un système politique efficace, ils règnent sur un véritable empire nomade. Ici peinture chinoise sur rouleau du XIV^e siècle montrant un de leurs convois.

Les historiens n'ont pas pris la mesure de l'importance des empires nomades dans l'histoire mondiale, constate Pekka Hämäläinen. D'une part, les théories portant sur l'empire privilégient les formes sédentaires du pouvoir ; d'autre part, les chercheurs manquent de concepts pour saisir le fonctionnement des régimes nomades. Pour aider à penser autrement l'empire, les sociétés nomades et la mobilité, l'historien a forgé un concept novateur : l'empire cinétique.

L'empire cinétique constitue un modèle alternatif pour comprendre de l'intérieur les régimes mobiles, en prenant pour appui leurs pratiques du pouvoir, leurs modalités culturelles et leurs catégories conceptuelles. Le qualificatif cinétique (du grec *kinêtikos*, « qui se meut », « qui met en mouvement ») vise des régimes protéiformes et expansionnistes, axés autour d'activités mobiles telles que les raids de longue distance conçus comme des opérations militaires, les excursions frontalières pour imposer taxes et tributs, les missions diplomatiques impliquant plusieurs partenaires, ou le contrôle saisonnier des carrefours commerciaux. Les nomades détournent la saisonnalité en cherchant un effet de surprise : tandis qu'ils facilitent les échanges dans une zone, ailleurs ils bloquent la circulation des marchandises et les innovations techniques, créant des goulots d'étranglement en divers points stratégiques de leur aire d'influence et déstabilisant ainsi leurs adversaires. Les régimes cinétiques transforment la mobilité en stratégie de domination.

Le concept, même s'il est encore contesté par des historiens pour qui un empire suppose un pouvoir central et des institutions stables, sert aussi à décloisonner les études sur les

empires nomades d'Asie, des Amériques et d'Afrique en révélant qu'ils sont mus par des processus sociaux similaires et qu'ils développent des stratégies de gouvernance assez semblables. Par exemple, les pouvoirs comanche et mongol présentent plusieurs traits communs, en particulier la capacité à concilier dans la durée l'expansion impériale, la souplesse sociale et institutionnelle et mode de vie nomade. Les groupes au pouvoir se déplacent pour le commerce, l'élevage, les tributs, les captifs, la guerre, mais aussi pour la politique et la consolidation de leur réseau de relations sociales. C'est bien par la mobilité qu'ils marquent l'étendue de leur autorité et de leurs juridictions. Pour eux, le mouvement est la forme même du contrôle impérial. C'est en ce sens que, dès 1939, René Grousset a parlé « d'empire des steppes » pour les Mongols.

Les empires des Mongols et des Comanches sont des organisations multiculturelles qui intègrent les étrangers de diverses manières – par la servitude, l'alliance politique, le partenariat commercial, la relation tributaire, le mariage, le service militaire, etc. L'ascension sociale des étrangers est même perçue par ces sociétés comme normale et utile. Faut-il parler d'une exception nomade ? Les Mongols et les Comanches fonctionnent différemment des empires dits sédentaires ou agraires. Mais on peut retrouver dans les deux cas les mêmes caractéristiques : mobilité des gouvernants, nodalité des échanges marchands et malléabilité sociale. L'idée est de sortir d'une conception trop rigide des pouvoirs nomades et en définitive d'enrichir le concept d'empire.

Marie Favereau Doumenjou

Maîtresse de conférences à l'université Paris-Nanterre



L'économie du bison



Le bison est source de vie chez la plupart des Indiens des Plaines. Sa viande est la base de leur alimentation, sa toison et sa peau sont utilisées pour les vêtements, les couvertures et les tipis – tandis que les os servent d'ustensiles et d'outils et les bouses

de combustible. Cela explique certainement que les Black Hills, où la légende fit apparaître la Femme Bison Blanc, soient un territoire sacré pour les Sioux et le berceau mythique de leur civilisation. La chasse au bison a été facilitée par l'adoption du cheval comme animal de trait, puis de monte, entre le XVIII^e et le XIX^e siècle. Dès lors, les Sioux se sont déplacés vers le bassin du Missouri afin de profiter d'un cheptel qui comptait environ 30 millions de têtes en 1800 et en échanger les fruits avec les marchands français. Au début du XIX^e siècle, c'est cette même quête de bisons qui les a poussés vers l'ouest des Plaines, où ce gibier était le plus nombreux. La disparition progressive des grands troupeaux au fil du XIX^e siècle, victimes de la chasse, de la sécheresse et d'épidémies du fait de la poussée états-unienne, a précarisé les populations sioux. Elles ne pouvaient plus compter sur ce qui avait été, jusque-là, le cœur de leur économie.

désormais une force militaire redoutable. Enfoncés à l'ouest, ils n'en perdent pas pour autant l'accès aux armes et aux métaux venus de l'est, grâce aux intermédiaires que sont les autres peuples sioux. A la fin du XVIII^e siècle, les Dakotas, restés à l'est, échangent directement avec les marchands européens qui viennent jusque dans leurs camps (cf. p. 50). Un réseau commercial important entre Sioux, depuis l'ouest des Grands Lacs jusqu'au Missouri, et au-delà, se met ainsi en place. Ces connexions à l'est sont l'un des fondements de la puissance des Lakotas.

Ensuite, les Lakotas n'évincent pas intégralement ceux qu'ils trouvent à leur arrivée dans la vallée du Missouri, à savoir les Mandans, les Hidatsas et les Arikaras, qu'ils vassalisent. Sous peine de représailles, les Arikaras notamment doivent mettre à disposition des Lakotas leurs ressources, le mais essentiellement. Les Arikaras sont en quelque sorte tenus d'acheter la paix auprès des nouveaux maîtres des lieux.

C'est l'une des grandes forces des Lakotas : leur flexibilité, leur capacité à changer de forme, à se réinventer

Par ailleurs, les Lakotas ont su tirer parti de la dynamique commerciale des Français et des Espagnols qui, depuis Saint-Louis, cherchent à faire du Missouri une route d'échanges majeure. Les Lakotas laissent passer leurs bateaux remplis d'armes, de poudre, de métal et de vêtements, mais prélèvent une partie de leurs chargements en guise de droits de péage (pas trop, pour ne

Peuple guerrier

Un guerrier sioux poignarde un Indien d'un peuple rival, Arikara ou Mandan. Ce dessin, réalisé sur une robe en cuir tanné au début du XIX^e siècle, rappelle que les Sioux se sont imposés dans les Plaines par la violence.

pas tuer la poule aux œufs d'or). Les Lakotas font donc payer l'accès aux marchands coloniaux.

Au début du XIX^e siècle, le monde des Lakotas est devenu plus complexe : ils doivent gérer un commerce qui s'intensifie, des épidémies qui se multiplient, une présence états-unienne qui se fait plus pressante. Pour répondre à ces défis, ils développent un système politique un peu plus centralisé : l'on nomme des responsables pour conduire la guerre ou la diplomatie. A partir du milieu du XIX^e siècle, un nouveau terme, *naca*, apparaît dans le vocabulaire politique lakota, pour désigner un chef membre d'un conseil tribal. Les Lakota *oyates* (*oyate* signifie ici « tribu ») comptaient désormais de plus en plus sur leurs compétences et leur autorité pour diriger la politique étrangère – guerre, diplomatie et commerce.

On se figure toujours les Lakotas comme un peuple de chasseurs de bisons, ce qu'ils n'ont jamais cessé d'être, mais ils s'affirment plus encore comme un peuple de la rivière, capable d'exercer une influence croissante à une échelle inédite. C'est l'une de leurs grandes forces : leur flexibilité, leur capacité à changer de forme, à se réinventer.

Ce n'est donc que dans le troisième temps de leur expansion que les Lakotas deviennent pleinement ce peuple de cavaliers parcourant inlassablement les Grandes Plaines en quête de bisons. Vous parlez d'un empire « cinétique ». Qu'entendez-vous par là ?

Dans des années 1820-1830, les Lakotas réengagent une dynamique d'expansion au nord et à l'ouest, laissant derrière eux la prairie ►►►



SITTING BULL



RED CLOUD

Red Cloud, le héros de guerre

En 1866, le chef oglala Red Cloud (né en 1822) mène l'offensive contre l'installation de forts états-unis le long de la piste Bozeman. Il organise une coalition réunissant Sioux, Arapahos et Cheyennes. Présent à la bataille de Fetterman et lors de la signature du second traité de Fort Laramie, il donna son nom à cette première guerre indienne. A partir de 1870, il préconise la paix et meurt, converti au catholicisme, dans la réserve de Pine Ridge, en 1909.

Sitting Bull, l'homme à abattre

Né en 1831, Sitting Bull (ci-dessus, vers 1885) a forgé sa réputation de combattant intrépide dès l'adolescence. En 1866, il est devenu le chef des Sioux du Nord et le meneur de la résistance contre les États-Unis – il était présent lors du second traité de Fort Laramie et à Little Big Horn. C'est certainement ce qui lui a valu d'être assassiné le 15 décembre 1890, quelques jours avant le massacre de Wounded Knee.



Fort Laramie : la fausse promesse

En 1868, Alexander Gardner photographie le général William T. Sherman (sixième en partant de la droite) signant le second traité de Fort Laramie avec des représentants des Sioux. Dix-sept ans après le premier traité, ce document élargit les frontières d'un domaine sioux, y inclut les terres sacrées des Black Hills et y adjoint des territoires de chasse et des terres où aucun États-Unien n'aurait le droit de s'installer. De fait, les Sioux se considèrent comme étant à la tête d'un large territoire, puisqu'ils ne font pas la distinction entre utilisation exclusive d'une terre et propriété. De plus, aucune frontière n'est non plus fixée au nord, leur permettant de nouvelles expansions. Six ans plus tard, la rumeur de présence d'or dans les Black Hills attire cependant à nouveau les États-Unis. La guerre qui en découle entraîne le démantèlement progressif de la puissance sioux.

►►► d'herbes hautes pour la prairie d'herbes courtes, habitat principal des bisons, où ils se rassemblent en d'immenses troupeaux. Mais l'appel du bison n'explique pas à lui seul ce nouvel élan : à l'ouest se trouvent les Black Hills, une chaîne de montagnes qui revêt une dimension particulière pour les Lakotas. C'est là que la Femme Bison Blanc leur serait apparue. Atteindre cette région, c'est, dans une conception non linéaire du temps, revenir à son point de départ, recommencer un cycle. Les affluents de la rive droite du Missouri, le Little Missouri, la Knife, la Heart, la Cannonball, le Grand, la Moreau, la Cheyenne, la Bad et la White, forment un réseau de voies naturelles pour accéder aux Black Hills.

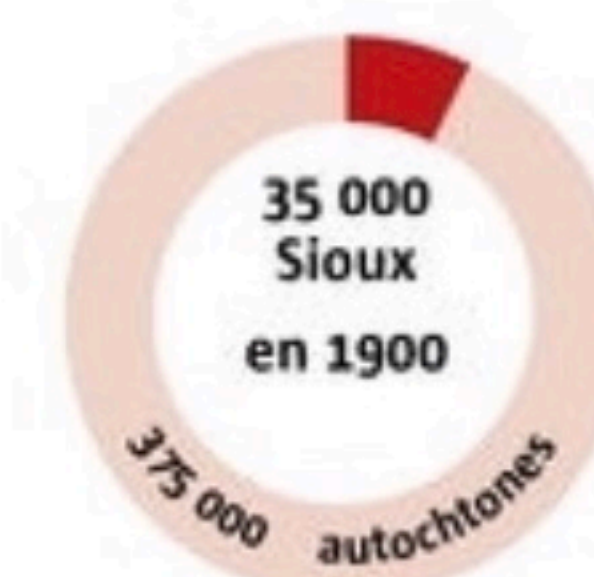
Si je parle des Lakotas comme d'un empire « cinétique », c'est parce qu'il repose, comme celui des Comanches dans un environnement géographique très différent (les tropiques mexicains), sur la mobilité et la flexibilité. Ce que veulent les Lakotas, c'est un accès aux points clés du territoire, qui offrent protection, ressources et pouvoir (postes de commerce, centres commerciaux indigènes, vallées). Et ce n'est pas en établissant des institutions impériales qu'ils l'obtiennent, mais en parcourant des distances immenses. A leur apogée, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les Lakotas exercent une emprise sur un territoire grand comme deux à trois fois la France, à travers la mise en réseau de ses lieux stratégiques, qu'ils ne tiennent jamais en permanence. Le terme de « contrôle » n'est donc guère approprié ou, si on l'emploie, il convient de spécifier qu'il est intermittent. C'est un empire qui s'allume et qui s'éteint, qui clignote en somme, ce qui le rend particulièrement insaisissable.

Les États-Unis n'ont d'ailleurs jamais réussi à le voir. Ce qui explique le massacre de Fetterman en 1866 et le désastre de Little Big Horn en 1876 : ils n'ont pas mesuré la puissance des Lakotas, on y reviendra. Au printemps 1876, la mobilisation autour de Sitting Bull en vue de la bataille de Little Big Horn (Greasy Grass pour les Sioux) échappe aux États-Unis, qui n'en perçoivent que des bribes. L'anéantissement du 7^e régiment de cavalerie du lieutenant-colonel George A. Custer est le résultat direct de cette cécité. Ce n'est que lorsqu'une armée de plusieurs centaines d'Indiens s'abat sur eux, le 25 juin, que l'empire cinétique des Lakotas se matérialise pour les États-Unis.

Comment les Lakotas font-ils la guerre ?

La forme de combat dominante chez les Lakotas, celle sur laquelle repose leur puissance, ce sont les raids. Menés par de petits groupes d'hommes, ils visent à capturer des chevaux, enlever des personnes, garder les frontières, chasser les étrangers, etc. Les Lakotas ne sont pas les seuls à pratiquer ce type d'opérations, les Crows fonctionnent de la même manière. Nul besoin de centralisation : n'importe quel guerrier réputé qui a fait

CHIFFRES Démographie



Les Sioux, qui ne formaient que 1 % des Indiens d'Amérique du Nord en 1650, en représentent 10 % en 1900. Peut-être ont-ils, grâce à leur nomadisme, mieux résisté que d'autres aux épidémies. Mais, en 1900, l'Amérique du Nord est aussi peuplée de 80 millions de Blancs.

preuve de son leadership peut mettre sur pied un groupe de combattants. Cette structure militaire très individualiste et flexible permet une mobilisation rapide, à une petite échelle. Néanmoins, lorsqu'ils sont mis au défi par les États-Unis, les Lakotas sont capables de former des alliances militaires très structurées entre tribus et même entre peuples. Des alliances qu'ils n'envisageraient sans doute pas comme une armée, mais que nous pouvons qualifier comme telle.

Certains historiens considèrent que le motif principal des guerres indigènes, ce n'est pas la terre, mais les personnes. Les captifs constituent, il est vrai, une ressource précieuse pour les Lakotas. Soit ils les « naturalisent » et les intègrent pleinement à leurs groupes, soit ils les maintiennent dans un statut subalterne et les emploient à la fabrication des peaux de bison, qui réclame un travail long et difficile. Dans la première moitié du XIX^e siècle, cette industrie est devenue considérable. Pour fournir chaque année des dizaines de milliers de pièces de cuir au marché états-unien, les Lakotas ont besoin de main-d'œuvre. En ponctionnant des femmes à leurs adversaires, ils parviennent à combler en partie ce déficit.

L'affrontement entre Lakotas et États-Unis était-il inéluctable ?

Si l'expansion des Lakotas et celle des États-Unis à l'ouest, à partir des années 1820-1830, sont concomitantes, elles ne sont pas incompatibles pour autant. Les deux empires sont même complémentaires. Les Lakotas écartant des groupes concurrents semi-sédentaires, comme les Pawnees, ces derniers cherchent à obtenir le soutien des États-Unis, qui s'en trouvent renforcés. Dans une certaine mesure, la poussée ►►►

DANS LE TEXTE

Dans les yeux d'une captive

« Un campement indien offre à la tombée du jour un spectacle plein d'animation. Les femmes vont et viennent, chargées de bois, d'eau ou de viande, quand elles ne mènent pas les traîneaux tirés par des chiens et contenant leurs affaires. Accroupis à plusieurs autour de feux extérieurs, les guerriers au teint mat fument la pipe ou bien réparent leurs armes en narrant leurs exploits. Des bambins nus ou à demi nus gambadent, tout à leur allégresse enfantine. Voilà un tableau de l'existence nomade telle que la mènent ces Peaux-Rouges aux mœurs étranges. »

Fanny Kelly, *Ma captivité chez les Sioux*, Payot, [1871], rééd., 2019, p. 179.



MOT CLÉ

Réserve

Territoire créé à partir du XIX^e siècle pour contenir les tribus indiennes. Les réserves étaient destinées à disparaître au profit d'une assimilation culturelle aux États-Unis, mais existent encore aujourd'hui. Leur superficie s'est réduite au fil des traités successifs.

▶▶▶ Lakotas se battent avec des armes états-unienues qui affluent par le commerce des fourrures, mais aussi par les agences gouvernementales, qui accordent des annuités aux Lakotas, incluant outils et habits. Les deux empires sont des partenaires commerciaux, ils n'entrent pas en compétition sur les produits échangés. Les États-Unis ne sont impliqués que très marginalement dans la chasse au bison, les trappeurs américains opèrent plus à l'ouest, dans les Rocheuses, et ils piègent les castors.

Comment intervient la rupture ?

Même si des affrontements ont déjà eu lieu au milieu des années 1850, la rupture fondamentale se produit en 1866 lorsque les États-Unis, malgré les mises en garde répétées des Lakotas, construisent des forts le long de la piste Bozeman et de la Powder, sur leur territoire. Une violation flagrante du traité de 1851. L'objectif des États-Unis n'est pas, alors, d'implanter des colons, contrairement à ce qu'il s'est passé plus à l'est contre les Dakotas entre 1862 et 1865, mais de sécuriser la route de l'or vers le Montana et la Californie, qui attire inexorablement les prospecteurs et revêt une importance capitale dans le contexte de reconstruction du pays au sortir de la guerre de Sécession. C'est une grave erreur, à l'origine d'une série d'affrontements entre 1866 et 1868 (guerre de Red Cloud).



Danse avec les loups

En 1990 sort le film *Danse avec les loups*, adapté d'un roman de Michael Blake qui portait, lui, sur les Comanches. Dans ce western épique, le lieutenant de cavalerie, incarné par son réalisateur Kevin Costner, est séduit par la culture sioux au point de vivre parmi eux. Les membres de la tribu sont joués par des acteurs amérindiens, qui s'y expriment en langue lakota. Les scénaristes ont changé les protagonistes, sans modifier les dialogues. Ce qui aboutit à des absurdités : on voit ainsi un chef lakota qui, tenant entre ses mains un casque de conquistador, explique que son peuple combat les Espagnols depuis deux cents ans...

Lors de la bataille de Fetterman, du nom du capitaine Fetterman, le 21 décembre 1866 dans le nord du Wyoming, les Lakotas mettent en place une direction militaire tripartite inédite, dirigée par Red Cloud et Crazy Horse et composée d'Oglalas, de Sicangus et de Minneconjus, quand d'ordinaire les tribus sioux agissent séparément. La violence atteint ici un sommet. Les Indiens encerclent un contingent de 80 cavaliers américains, les tuent tous et mutilent les corps pour les rendre inutilisables dans l'au-delà : ils coupent le nez, les mains, les pieds, arrachent les yeux. Le message est clair : ce sont nos terres, des traités les protègent et vous les avez violés. Si vous persistez à les violer, voilà ce qu'il vous encoûte. Cet événement marque les esprits et pèse, quelques années plus tard, dans la décision de Washington d'en finir avec le pouvoir lakota.

L'armée états-unienne cible les chevaux, brûle les tipis au cœur de l'hiver et décime les bisons

Little Big Horn marque-t-elle l'apogée de la puissance lakota ou le chant du cygne d'un empire qui s'effondre ?

En juin 1876, au moment de Little Big Horn, les Lakotas sont toujours en phase d'expansion démographique et territoriale. Cette bataille, qui a fait l'objet d'une littérature très abondante, est bien différente des précédentes : les Sioux et leurs alliés cheyennes et arapahos combattent désormais pour repousser une invasion militaire états-unienne. Les Lakotas doivent protéger leurs femmes, leurs enfants, leurs possessions, leurs tipis, leur terre. La bataille est conduite avec une précision clinique (cf. p. 47), la violence n'y est pas aussi spectaculaire que lors de la bataille de Fetterman : sachant qu'un autre contingent militaire américain est en route, les Indiens quittent le champ de bataille rapidement.

Pour le géant industriel états-unien, cette défaite est inacceptable. Washington mobilise alors véritablement son appareil militaire et envoie ses meilleurs généraux sur le terrain. Les États-Unis mènent une guerre totale, visant à priver les Indiens de leurs moyens d'existence : l'armée cible les chevaux, brûle les tipis au cœur de l'hiver et décime les bisons, obligeant les Lakotas à demander de l'aide auprès des agences gouvernementales. En moins d'un an, après une série de batailles, l'empire lakota s'est effondré, et les Indiens sont tenus sous un contrôle militaire et bureaucratique extrêmement serré à l'intérieur de la Grande Réserve sioux, dont les limites avaient été définies dans le second traité de Fort Laramie en 1868.



Acculturation forcée

En 1903, dans le pensionnat indien de Carlisle, en Pennsylvanie, des jeunes femmes sioux en tablier apprennent à tenir un ménage à l'américaine. Dès le début du XX^e siècle, les Sioux sont forcés d'adopter la culture de leurs envahisseurs.



Donnés en spectacle Dans le *Wild West Show* de Buffalo Bill (à droite), Sitting Bull (à gauche) incarne sur la piste les derniers feux des traditions de son peuple. Dès 1890, les Sioux deviennent un élément de folklore dans un spectacle qui se produit jusqu'en Europe.

Comment expliquer la postérité des Sioux et leur place dans notre imaginaire ? Que sont-ils aujourd'hui devenus ?

Les Lakotas sont, avec les Iroquois et les Cherokees, le peuple amérindien qui a le plus retenu l'attention des chercheurs. Mais la première raison qui explique la place occupée par les Sioux dans nos mémoires, c'est Custer, et l'obsession américaine autour de sa personne. Little Big Horn est restée dans l'histoire des États-Unis

comme « la dernière bataille de Custer » (*Custer's last stand*). Sa mort, cent ans après la Déclaration d'indépendance de 1776, a eu un énorme retentissement symbolique.

La postérité des Sioux tient aussi aux figures de Sitting Bull et Crazy Horse, ou à la bataille de Wounded Knee, le 29 décembre 1890, le plus grand massacre perpétré par les États-Unis contre des populations indigènes (cf. p. 54). Des grands noms dont Hollywood s'est fait l'écho dans ses westerns. On le sait peu, mais le film de Kevin Costner *Danse avec les loups*, sorti en 1990 et qui met en scène des Lakotas, est en fait l'adaptation d'un livre publié deux ans plus tôt sur les Comanches. Mais si Kevin Costner a choisi de mettre en scène des Lakotas plutôt que des Comanches, c'est à cause de la place centrale qu'ils tiennent dans l'histoire des États-Unis, où ils sont en quelque sorte l'incarnation du peuple indien.

Vaincus, parqués dans des réserves, les Lakotas n'ont pas dit leur dernier mot. Au cours du XX^e siècle, ils ont joué un rôle moteur dans la lutte pour les droits amérindiens. Dans les années 1960 et 1970, beaucoup de leaders du mouvement Red Power étaient des Lakotas (cf. p. 60). Aujourd'hui, leur situation demeure néanmoins encore très fragile. Leurs réserves dans le Dakota manquent cruellement d'infrastructures. Ils possèdent quelques casinos, qui ne leur rapportent pas grand-chose. Leur population est minée par des problèmes de santé, diabète et alcoolisme en tête. Ils subissent des discriminations et ont la plus grande difficulté à trouver des emplois stables dans les villes autour de leurs réserves.

Mais ce sont des gens pleins d'énergie, qui ont une extraordinaire capacité de résilience, et qui, à travers un réseau d'écoles, d'églises et de centres communautaires, se battent pour perpétuer leur langue et leur culture. ■

(Propos recueillis par Lucas Chaballier.)

1660-1851

Avec les Blancs les relations ont souvent été pacifiques

Rituels d'hospitalité, échanges, mariages : du milieu du ^{xvii}e siècle au milieu du ^{xix}e, les relations entre Sioux et Blancs – souvent de langue française – furent généralement paisibles.

Par Gilles Havard

Les Sioux entrent dans l'histoire euro-américaine dans la seconde moitié du ^{xvii}e siècle, à la faveur de rencontres avec des coureurs de bois français, en quête de fourrures et de mines de cuivre. Le premier contact documenté a lieu à la fin de l'hiver 1660, dans des zones lacustres de l'actuel Minnesota. Par l'entremise d'Indiens Saulteux, Pierre-Esprit Radisson et Médard Chouart des Groseilliers rencontrent huit « ambassadeurs » sioux, accompagnés chacun de deux femmes. Les Sioux, relate Radisson dans un récit autobiographique, « firent de grandes cérémonies en nous graissant les pieds et les jambes »¹ puis en les peignant en rouge. Dénudés, les deux coureurs de bois sont ensuite revêtus d'une peau de bison et de castor blanc (albinos), et les Sioux se mettent à pleurer sur leurs têtes et à les baigner de leurs larmes.

Pleurer sur la tête des Français

Ces lamentations rituelles constituent un acte de communication avec une altérité d'ordre surnaturel, comme les esprits-animaux ou les astres dont on cherche à susciter la pitié et à s'assurer la protection. Chez les Sioux, c'est le terme *wasichu* qui traduit la nature spéciale, sacrée,



L'AUTEUR
Directeur de recherche au CNRS, Gilles Havard a récemment publié *L'Amérique fantôme. Les aventuriers francophones du Nouveau Monde* (Flammarion, 2019).

mystérieuse (*wakan*) des Européens, renvoyant à l'idée selon laquelle ces nouveaux venus disposent d'une puissance spirituelle potentiellement bienfaisante, notamment à cause de leurs objets étranges au fort potentiel « magique ». Les fusils, qualifiés de « tonnerre » (*miniskoick*) ou de « fer qui a de l'esprit » (*maza wakan*), suscitent une forme d'émerveillement. Les Sioux font aussi fumer Radisson et Groseilliers dans un calumet au fourneau de pierre rouge, instrument de médiation par excellence, qui sert à forger des liens de parenté et donc à créer la vie, comme l'atteste symboliquement le tuyau « masculin » qui s'emmanche dans le fourneau « féminin ».

Les deux coureurs de bois retrouvent un contingent plus important de la « nation du Bœuf » (surnom donné aux Sioux par Radisson, qui témoigne d'un mode de vie centré sur la chasse au bison) lors d'un grand rassemblement interindien qui se tient au printemps suivant, probablement dans la région du lac Mille Lacs. Radisson décrit d'abord le corps saturé de tatouages des jeunes éclaireurs sioux. Leur visage, remarque-t-il, est « couvert de taches de plusieurs couleurs », leurs oreilles sont « percées » de cinq gros trous d'où pendent des bijoux de cuivre et leurs cheveux, graissés et « relevés comme une couronne », sont surmontés d'une « touffe » ornée



de turquoises et entourés d'un bandeau en peau de serpent auquel pendent des griffes d'ours ou des cornes de bison. Vêtus de peaux d'original ou de chevreuil, de jambières brodées de perles, de piquants de porc-épic, et chaussés de mocassins auxquels sont attachés sur le talon de longs poils de bison, ces jeunes hommes ont aussi des peaux de corneille pendant à leur ceinture, qui traduisent certainement un rôle particulier au sein de confréries guerrières, la corneille étant le premier charognard à se rendre sur un champ de bataille.

Suivent des « anciens », qui s'avancent « avec grande gravité et modestie », couverts de longues peaux de bison et armés chacun d'un calumet orné de « pierres précieuses » et d'un sac de médecine (paquet sacré) accroché sur l'épaule. Les femmes ferment la marche, « chargées comme des mules », note Radisson. Les peaux sont étendues sur le sol et, en moins d'une demi-heure, les tipis sont dressés. Les Sioux offrent aux deux Français des peaux de castor et leur signifient « que les portes de leurs villages, les cabanes de leurs femmes et leurs filles seraient ouvertes en tout temps pour [les] recevoir ». Il s'agit tout bonnement d'une invitation à s'installer parmi eux et à y prendre femme.

A cause de leur éloignement géographique par rapport à la vallée du Saint-Laurent et de l'état de guerre endémique qui les oppose aux peuples de langue algonquienne des Grands Lacs (Saulteux, Outaouais, etc.), alliés aux Français, les Sioux évoluent le plus souvent en marge de l'alliance franco-amérindienne, qui sert de soubassement géopolitique à la Nouvelle-France. Ainsi, ils ne participent presque jamais aux grands congrès

Rencontres

Sur cette aquarelle de Peter Rindisbacher de 1824, l'intérieur d'un tipi des Indiens des Plaines septentrionales. L'artiste suisse s'est représenté fumant le calumet avec une famille autochtone.

diplomatiques de Montréal, qui voient le gouverneur du Canada recevoir chaque été les ambassadeurs autochtones des Grands Lacs. Mais des coureurs de bois continuent de fréquenter les Sioux, à l'exemple de Nicolas Perrot ou de Pierre-Charles Le Sueur qui se rendent sur le haut du Mississippi dans les années 1680-1690. Ils distinguent alors, de part et d'autre du fleuve, les « Sioux de l'Est » (ceux rencontrés par Radisson, des Santis ou Dakotas) et les « Sioux de l'Ouest » (composés de Santis, mais aussi de Yanktons – « Sioux centraux » – et de Titons – Lakotas).

A l'été 1695, Le Sueur revient à Montréal accompagné d'un chef santi, Tioscaté. Celui-ci pleure rituellement devant le gouverneur Buade de Frontenac pour susciter sa « pitié » (son alliance) et lui déclare : « Bien que je paraisse malheureux à tes yeux, toutes les nations [indiennes] qui sont ici présentes savent que je suis riche et que le peu qu'elles t'offrent [en castors] se prend sur mes terres »². Pour concrétiser l'alliance, Tioscaté dépose aux pieds du gouverneur, sur une peau de castor, 22 flèches représentant les 22 « villages » de son peuple, qu'il prend soin de nommer un à un, et qu'on retrouve sur une carte de 1697 de Jean-Baptiste Louis Franquelin. En 1700, Le Sueur, qui a formé en France une firme commerciale, la Compagnie des Sioux, retourne en pays santi en remontant le Mississippi depuis son embouchure et construit le fort L'Huilier sur un affluent de la rivière Minnesota, dans l'espoir de découvrir une mine de cuivre et de commercer avec les autochtones. Mais le fort est abandonné dès l'année suivante, à cause de ►►►

Notes

1. Cité dans G. Havard, *L'Amérique fantôme*, Flammarion, 2019, chapitre III.
2. Cité dans G. Havard, *Empire et métissage*, Québec, Septentrion, 2017, p. 279.

►►► l'insécurité causée par les Renards et les Mascoutens, ennemis des Sioux.

En 1727, les Français établissent le fort Beauharnois sur le lac Pépin, chez les Santis, puis, explorant les Plaines plus au nord-ouest, sont confrontés aux Yanktons et aux Titons. En juin 1736, 21 Français, dont le fils aîné de l'officier et commerçant Pierre Gaultier de La Vérendrye, sont tués par une centaine de Titons sur une île du lac des Bois, à la frontière actuelle du Minnesota et de l'Ontario. Tout en étant résolu au combat et à la prise de scalps, ces guerriers reprochent aux Français d'armer leurs ennemis, les Crees et les Monsonis. Ce sont encore des Titons qui, en 1794, pillent la pirogue du traiteur de Saint-Louis Jean-Baptiste Truteau. Quelques années plus tôt, il avait pourtant été adopté par les Yanktons de la rivière Des Moines. En 1804, les explorateurs américains Lewis et Clark, remontant eux aussi le Missouri à la suite de la vente de la Louisiane aux États-Unis, rencontrent des chefs yanktons, yanktonais et titons, et leur offrent des médailles et des drapeaux, comme l'avaient fait avant eux les Français et les Espagnols. Faute d'interprète toutefois, leur séjour parmi les Titons n'est pas loin de dégénérer en affrontement.

Des lignées franco-sioux

Pour formaliser leurs relations avec les Sioux, les Américains mettent en œuvre la politique de traités qu'ils avaient initiée plus à l'est dès 1778. Le premier est l'œuvre du lieutenant-colonel Zebulon M. Pike, en 1805 : selon cet accord, les Mdewakantons (des Santis) cèdent deux portions de terres aux Américains pour qu'ils puissent y construire des forts. En 1815, au lendemain de la guerre anglo-américaine (1812-1815) qui avait vu les Sioux de l'Est combattre aux côtés des Britanniques, est signé à Portage-des-Sioux (Missouri) un traité de paix et d'amitié qui place les Indiens, dont les Sioux, sous la protection des États-Unis. À partir des années 1830, les traités conclus prévoient le paiement d'annuités (sous forme d'armes, de couvertures, de nourriture, etc.) aux Indiens, qui en sont friands.

Parallèlement, l'essor de la collecte euro-américaine de peaux de castor et de bison conduit à de nombreux mariages de trappeurs et de traiteurs, souvent de langue française, parmi les Sioux. Joseph Rainville, par exemple, épouse dans les années 1770 la Mdewakanton Miniyuhe. Leur fils, Joseph Renville, deviendra un traiteur réputé dans la région du Lac qui Parle (Minnesota). En

Dans les années 1860-1880, des métis franco-indiens continueront à jouer un rôle prééminent d'intermédiaire entre les tribus et le gouvernement américain

Long Couteau

Le chef sioux Mon-ka-us-ka est représenté muni d'un sabre sur cette lithographie d'Alfred M. Hoffy de 1838. Les Indiens des Plaines raffolaient des armes des colons. Ils appelaient d'ailleurs les Américains « Longs Couteaux ».



1822, un certain Deslauriers bâtit un comptoir de traite, le fort Tecumseh (Dakota du Sud), parmi les Yanktons, où il prend femme. Il est à l'origine d'une lignée franco-sioux devenue célèbre, les Deloria. Dans les années 1840, James Bordeaux, surnommé « l'Ours » par les Sioux, et qui dirige le fort John (dans l'est de l'actuel Wyoming) pour le compte de la Compagnie américaine des fourrures, se lie pour sa part à Huntkalutawin, la fille d'un chef brûlé (titon), avec laquelle il aura plus de dix enfants.

Jusqu'aux années 1840, les relations entre Blancs et Indiens des Plaines sont, dans l'ensemble, pacifiques, en dépit de quelques accrochages. Comme l'écrit dans son récit de voyage John Charles Frémont, jeune lieutenant du corps des ingénieurs topographiques qui gagne en 1839 le fort Pierre (Dakota du Sud), en pays yankton : « Ici les Indiens sont souverains³. » Mais la donne change brutalement une décennie plus tard lorsque des flots d'émigrants se déversent le long de la rivière Platte, à destination de la Californie, de l'Utah ou de l'Oregon. La traversée des colons a des conséquences catastrophiques pour les Indiens, dont la destruction des bisons, la surexploitation des ressources en bois et, plus encore, la dévastation causée par le choléra, la variole et la rougeole.

En septembre 1851, pour mettre un frein aux tensions qui naissent de cette situation, les Américains organisent une grande conférence au confluent de la Horse Creek et de la rivière Platte, à environ 50 km à l'est du fort Laramie



(ex-fort John, désormais sous pavillon de l'armée fédérale) : 10 000 Indiens, hommes, femmes et enfants, appartenant à plus d'une dizaine de peuples, Titons en tête, répondent à l'appel. Pendant trois semaines, le rassemblement donne lieu à des danses, des festins, des courses de chevaux, des récitations de « coups » (exploits guerriers) et des cérémonies du calumet. Représentés par deux agents rompus aux manières indiennes, David D. Mitchell et l'ancien trappeur Thomas Fitzpatrick, les Américains négocient le droit de passage des colons et celui de construire des forts dans les territoires autochtones. Pour les Indiens

MOTS CLÉS

Coureur de bois

Ce terme, apparu à la fin du ^{xvi}^e siècle, désigne les colons français qui, parfois illégalement, voyagent parmi les Indiens pour collecter des peaux animales contre des produits manufacturés.

Calumet de paix

Pipe sacrée constituée de deux parties emmanchées, un long tuyau et un fourneau de pierre rouge (catlinite). Elle sert à établir des relations de parenté.

Wasichu

Terme signifiant « esprit », par lequel les Sioux ont désigné les Français du fait de leurs objets « mystérieux » (fusils, objets métalliques, miroirs).

Franco-Sioux

En 1867, Antonio Zeno Shindler a photographié Cuisse Poilue, fils d'un francophone nommé Deslauriers et d'une Sioux, homme-médecine (leader religieux), et chef de la bande « métis » des Sioux Yanktons. En 1969, l'arrière-petit-fils de ce Deslauriers, Vine Deloria Jr., sera l'auteur d'un brûlot anticolonialiste *Custer Died for Your Sins* (Londres, Collier-Macmillan).

toutefois, l'important réside dans le fait d'échanger des paroles et d'établir une sociabilité commune, plus que dans le « traité » en lui-même, dont la logique leur échappe.

Les interprètes, des Blancs mariés à des femmes indiennes ou des « métis », jouent un rôle crucial dans ces discussions du fait de la grande diversité des langues, et, pour remédier aux problèmes de traduction, on utilise aussi le langage des signes, universel dans les Plaines. Mais les malentendus culturels sont nombreux, les Américains voulant qu'on désigne un chef unique par nation et que soient dessinés des territoires tribaux clairement délimités. S'adressant à Mitchell, un chef yankton, Ours Peint, témoigne de son incompréhension : « Père, c'est la troisième fois que je rencontre les Blancs. Nous ne comprenons pas leurs mœurs, ni leurs mots. Nous savons que [tout cela] est très bon, et [fait] pour notre bien, mais nous ne comprenons pas tout. Nous supposons que les métis [half breeds] comprennent, et nous les laissons parler pour nous⁴. » Dans le camp des métis, un grand tipi sert de chapelle au père jésuite d'origine belge Pierre-Jean De Smet, qui dit la messe en français, baptise les enfants et prêche pour la paix.

Les malentendus d'un traité

Le 17 septembre 1851, 21 chefs indiens, dont 6 Sioux, « touchent la plume » tandis que le scribe qui la tient inscrit un X sur le traité après le nom de chacun d'entre eux. Leur geste traduit surtout le fait d'accepter et d'apprécier les cadeaux offerts. Les Indiens se souviendront ainsi de l'assemblée de septembre 1851 comme du temps de la « grande distribution ». Le traité est censé assurer un libre passage aux émigrants euro-américains, protéger les terres indiennes de toute déprédation, établir une paix générale et, pour un demi-siècle, offrir annuellement 50 000 dollars de fournitures, dont un cinquième pour les Sioux. Mais les espoirs fondés dans cette paix furent de courte durée. Dès 1854 la situation dégénère.

Pendant la conquête américaine des Plaines, dans les années 1860-1880, des métis franco-indiens, vivant parmi les Indiens mais formant une classe distincte, continueront à jouer un rôle prééminent d'intermédiaire entre les tribus et le gouvernement américain. En 1867, quand il se rend à Washington dans le cadre d'une délégation, François Deslauriers, de son nom indien Cuisse Poilue (en référence à son origine française), est ainsi le chef de la bande « half breed », l'une des huit bandes yanktons. Les Yanktons désignent généralement les métis du nom de *wasichu hoksina*, « enfants de Français », la plupart des Blancs rencontrés initialement par les Sioux étant de langue française. Le mot *wasichu* en viendra toutefois à être généralisé pour désigner l'ensemble des Blancs, les francophones étant alors appelés plus particulièrement *wasichu ikceka*, « Blancs ordinaires ». ■

Notes

3. Cité dans G. Havard, *L'Amérique fantôme*, op. cit., p. 440.

4. Cité dans R. DeMallie et G. Havard, « Writing the history of North America from Indian country: the view from the north-central Plains, 1800-1870 », *Journal de la société des américanistes*, 105-1, 2019, p. 34.

Le 7^e régiment de cavalerie brisa les cérémonies de Danse des esprits : ce fut le déploiement militaire le plus important depuis la fin de la guerre civile

▶▶▶ Lakotas risquait à leurs yeux de provoquer une violente « révolte indienne » dans une population pacifiée depuis 1881, quand Sitting Bull et ses fidèles s'étaient rendus aux États-Unis. Pendant toute l'année 1890, de vastes groupes de Lakotas se réunirent pour des cérémonies qui duraient plusieurs jours, au cours desquelles les participants dansaient, chantaient et entraient dans des trances qui leur permettaient de retrouver des parents morts depuis longtemps. « Les Indiens dansent dans la neige et ils sont sauvages et fous », note Daniel F. Royer, le nouvel agent de la réserve de Pine Ridge. « Nous avons besoin de protection, et nous en avons besoin tout de suite². »

S'il était difficile de méconnaître le désir évident des « danseurs des esprits » de se libérer du colonialisme états-unien, certains non-Indiens, comme Royer, se sont cependant mépris sur les éléments fondamentaux du mouvement. Malgré toute sa ferveur messianique, Wovoka prônait une résistance spirituelle et non militaire. Son enseignement se voulait pacifique. Wovoka dit à ses disciples : « Vous ne devez pas vous battre. Ne faites de mal à personne³. » Par ailleurs, bien que l'enseignement de Wovoka mit en évidence la nostalgie des Natifs pour un monde indien disparu, la Danse des esprits était un syncrétisme de croyances indiennes et chrétiennes au moins autant qu'un retour à des pratiques religieuses traditionnelles. Pour certains Lakotas, Wovoka était même la réincarnation de Jésus-Christ. Ayant essayé d'aider les Blancs et ayant été crucifié pour toute récompense de ses efforts, le Fils de Dieu avait désormais décidé d'éliminer les Blancs de la surface de la Terre et de restaurer les Indiens dans leur position autrefois dominante. On crut cette éventualité imminente, à une échéance aussi proche que le printemps 1891, ce qui conféra aux cérémonies lakotas de 1890 un caractère d'urgence.

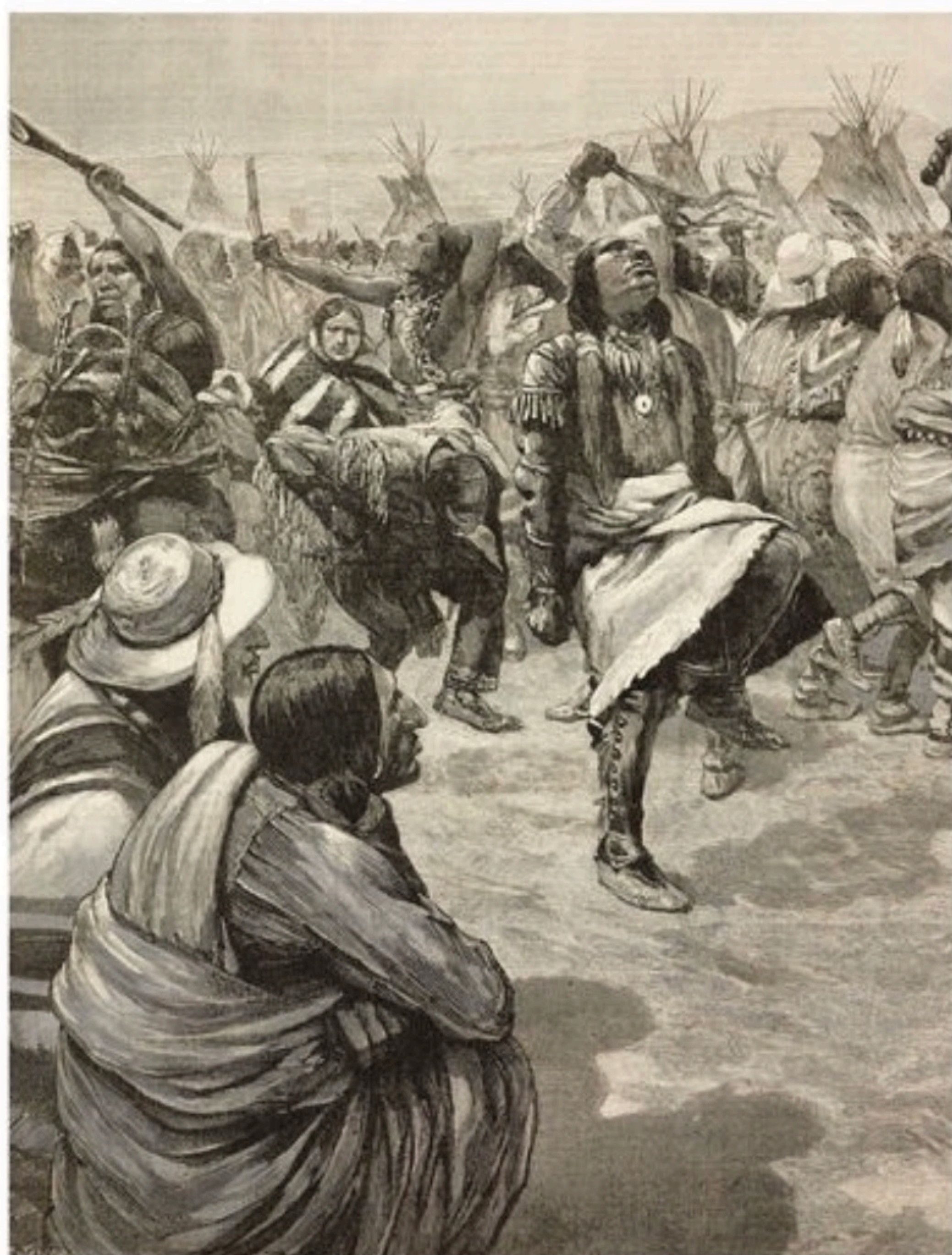
Désarmer Big Foot et les siens

À l'approche du nouveau siècle, les relations entre les Lakotas et les autorités de la réserve devenaient de plus en plus tendues. En novembre 1890, l'armée américaine dépêcha le 7^e régiment de cavalerie (l'ancienne unité de George A. Custer) et plusieurs autres brigades pour briser les cérémonies de Danse des esprits : ce fut le déploiement militaire le plus important depuis la fin de la guerre civile (1861-1865).

Lorsque l'armée arriva, quelque 3 000 disciples lakotas de Wovoka fuirent dans les Badlands, dans le nord-ouest de la réserve de Pine Ridge,

où le relief accidenté les protégeait d'un assaut militaire. Au lieu d'essayer de les approcher en ce lieu inaccessible, les autorités fédérales choisirent d'arrêter ceux des chefs du mouvement qui étaient les plus faciles à localiser. Le plus éminent d'entre eux était Sitting Bull (il avait alors 59 ans), dans le camp duquel s'était déroulée la première Danse des esprits de la réserve de Standing Rock. À l'aube du 15 décembre 1890, un détachement de 43 hommes de la police indienne cerna la maison de Sitting Bull et s'empara du chef endormi. Tandis qu'on l'emmenait, une bagarre éclata entre les policiers et quelques proches de Sitting Bull. Dans la mêlée, deux tirs policiers l'atteignirent à la tête et à la poitrine. Son fils, adolescent, et six de ses proches furent aussi tués, ainsi que six policiers indiens. Ces victimes furent les premiers morts liés à la Danse des esprits.

Moins de deux semaines après la mort de Sitting Bull, des éclaireurs de l'armée localisèrent un chef lakota nommé Big Foot près d'un endroit appelé Wounded Knee Creek, dans la réserve de Pine Ridge. Même s'il allait auprès des autorités de Pine Ridge pour se rendre, il avait



DE AGOSTINI/CASAS/GETTY IMAGES



Police indienne

George Sword, chef de la police sioux de Pine Ridge, pose avec un groupe de Lakotas. Il a renié son nom traditionnel d'Enemy Bait pour devenir l'interprète de Buffalo Bill, avant de rejoindre la police indienne, un corps engagé par le gouvernement états-unien pour veiller au respect de l'ordre dans les réserves.

tôt. De plus, cela ne leur semblait pas essentiel à la paix : au cours des négociations passées, l'armée avait autorisé les Lakotas à garder leurs fusils pour continuer à chasser.

Quatre mitrailleuses Hotchkiss

Même si tous les Lakotas étaient à l'évidence hostiles au désarmement, aucun groupe n'était en mesure de se battre. Forsyth avait disposé ses troupes autour du campement de Wounded Knee, ce qui gênait les tirs d'appui, notamment les quatre mitrailleuses Hotchkiss placées sur une butte voisine. Pour leur part, les Lakotas n'étaient pas seulement en infériorité numérique et militaire, brandissant un drapeau blanc pour demander une trêve, ils savaient aussi qu'ils risquaient de mettre leurs familles en danger s'ils résistaient par la force. Pourtant, alors que les hommes de Forsyth commençaient à retirer les fusils et pistolets aux Lakotas réticents, une bagarre éclata et un coup de feu partit (les sources ne s'accordent toujours pas sur son origine). Presque immédiatement, les Lakotas et les soldats, nerveux, commencèrent à se tirer dessus à bout portant.

Le processus de désarmement avait rapproché les deux groupes au point qu'une fois le combat commencé la plupart des belligérants n'eurent pas le temps de recharger et la situation dégénéra en un âpre corps-à-corps. Cependant, une fois les soldats états-unis les plus proches du camp indien tombés ou repliés, les renforts purent cibler le camp pour un résultat meurtrier. Les quatre mitrailleuses Hotchkiss furent particulièrement dévastatrices. Peu de Lakotas avaient déjà vu cette arme qui tirait presque un coup par seconde. Les hommes les dirigeaient sur pratiquement tous les groupes de Lakotas qu'ils voyaient, en dépit de la présence de femmes et d'enfants.

Face à cet assaut féroce, les Lakotas parvinrent à résister durant près d'une heure. Les ▶▶▶

À SAVOIR

Génocide ou ethnocide ?



Certains intellectuels, dont le pionnier Vine Deloria Jr. descendant d'un métis franco-sioux (ci-contre), soutiennent que les populations amérindiennes ont été victimes d'un génocide perpétré par les États-Unis. Leurs arguments : les massacres, comme celui de Wounded Knee, la chute démographique dramatique liée aux maladies amenées parfois volontairement par les colons européens ou l'enlèvement des enfants à leur famille pour être éduqués dans des pensionnats chrétiens. D'autres soulignent qu'il n'y avait pas de volonté d'éradiquer physiquement tout un peuple, mais d'en annihiler l'essence, et défendent la thèse

d'un ethnocide – une tentative d'abolition des différences culturelles par une acculturation forcée, une répression des rites traditionnels et un enfermement dans des réserves. Dans les années 1950, la politique de « termination », depuis abandonnée, visait d'ailleurs à faire disparaître les réserves, l'acculturation étant supposée achevée.



BLACK ELK

DANS LE TEXTE

Élan Noir se souvient

« Nous sommes descendus tout le long du ravin sec, et ce que nous avons vu était terrible. Des femmes, des enfants, des petits bébés, morts et blessés, gisaient éparpillés là où ils avaient tenté de fuir. Les soldats les avaient suivis en bas du ravin alors qu'ils couraient, et les avaient assassinés là. Quelquefois ils formaient des tas parce qu'ils s'étaient blottis les uns contre les autres, et d'autres étaient dispersés partout. Parfois, ils gisaient en tas, déchiquetés à l'endroit où la mitrailleuse les avait atteints. J'ai vu un petit bébé tenter de téter sa mère mais elle était ensanglantée, morte. Lorsque du sommet de ma vieillesse, je fais un retour sur le passé, [...] je m'aperçois que quelque chose d'autre est mort dans ce bain sanglant, enseveli par la tourmente de neige. Le rêve de tout un peuple... C'était un beau rêve... »

John G. Neihardt, *Élan Noir parle. La vie d'un saint homme des Sioux Oglalas*, O. D. Éditions, « Nuage rouge », 2014.

Black Elk

Ce Sioux Oglala né en 1863 a participé à la bataille de Little Big Horn et assisté au massacre de Wounded Knee. En 1930, devenu missionnaire chrétien, il rencontre le poète John G. Neihardt, à qui il dicte ses Mémoires, devenus un best-seller. Homme-médecine, sage, il fait aujourd'hui l'objet d'une demande de canonisation auprès du Vatican.

Notes

1. Cf. J. Mooney, *The Ghost-Dance Religion and the Sioux Outbreak of 1890*, Fourteenth Annual Report of the Bureau of Ethnology, 1892-1893, partie II, Washington, GPO, 1896, p. 1072.
2. Cité dans R. M. Utley, *The Last Days of the Sioux Nation*, New Haven, Yale University Press, 1963, p. 111.
3. Cf. J. Mooney, *op. cit.*, p. 777.
4. Cf. *The New York Times*, 30 décembre 1890.
5. Cf. A. D. Tallent, *The Black Hills*, Saint-Louis, Nixon-Jones, 1899, p. 711 ; G. Raymond Hebard, *The Pathbreakers from River to Ocean. The Story of the Great West, from the Time of Coronado to the Present*, Chicago, Lakeside Press, 1912, p. 199 ; F. L. Paxson, *The Last American Frontier*, Londres, Macmillan, 1910, pp. 370-371.



Un citoyen comme un autre ?

En 1907, un agent américain (au centre), aidé de son interprète (probablement un métis, à gauche), accorde la citoyenneté états-unienne au chef sioux American Horse (à droite) dans la réserve de Pine Ridge (Dakota du Sud). La citoyenneté était alors accordée au compte-gouttes et American Horse l'a certainement reçue pour services rendus : il s'était opposé à Crazy Horse et à la Danse des esprits et avait milité pour une coopération des Sioux avec les États-Unis. Il fallut attendre 1924 pour que l'ensemble des Indiens des États-Unis soient déclarés citoyens par l'Indian Citizenship Act, au lendemain de la Grande Guerre, durant laquelle près de 10 000 Amérindiens s'étaient engagés volontairement.

►►► soldats états-uniens tuèrent assez vite Big Foot à côté de sa tente, alors qu'il tentait de se rendre ; ils tuèrent ensuite sa fille, qui se précipitait pour aider son père à terre. Alors que les proches de Big Foot s'enfuyaient, les troupes les pourchassèrent également et les abattirent. Peu après, les groupes chargés de l'inhumation des corps trouvèrent des cadavres un peu partout – y compris une femme et trois enfants abattus à environ 5 kilomètres du lieu où s'était tenu le premier conseil –, ce qui rendait impossible tout décompte précis des pertes. Trois jours plus tard, les fossoyeurs qui récupérèrent les corps gelés des Lakotas (une triste besogne qui leur rapportait 2 dollars le cadavre) totalisèrent 146 victimes, qu'ils enterrèrent dans une immense fosse commune. Mais le nombre réel de victimes a peut-être atteint 300 sur les quelque 350 personnes qui entouraient Big Foot. L'armée déplora 25 morts et 39 blessés, dont beaucoup furent victimes de « tirs amis ».

Wounded Knee constitue un sujet controversé depuis 1890. La plupart des récits contemporains ont dépeint l'épisode comme une victoire écrasante sur des « Indiens sauvages ». Le *New York Times*, par exemple, dans un article du 30 décembre 1890 intitulé « La trahison de Big Foot a provoqué un affrontement », félicita les soldats du 7^e régiment de cavalerie pour « s'être une fois encore comportés en héros ». Quelques semaines plus tard, le 24 janvier 1891, le *Frank Leslie's*

Illustrated Newspaper déclara, enthousiaste, que, « dans les annales de l'histoire américaine, on ne trouve[rait] aucune bataille aussi féroce, sanglante et déterminante que celle de Wounded Knee Creek [...] Avec un sang-froid, une force d'âme et une bravoure sans égale, les solides gars de la 7^e cavalerie ont envoyé leurs messagers de mort en plomb dans les rangs des disciples de Big Foot ». Enfin, l'armée récompensa 32 hommes pour leur action à Wounded Knee, dont 20 qui reçurent la médaille d'honneur, remise au nom du Congrès, la plus haute distinction militaire.

La fin d'un rêve

A la suite de l'armée américaine et des journaux de l'époque, beaucoup d'historiens ont d'abord conclu que Wounded Knee devait se comprendre comme « une campagne mémorable contre les Indiens » ou « la dernière vraie guerre contre les Sioux »⁵. Depuis quelques décennies, cependant, les chercheurs ont remis en question la pertinence de considérer Wounded Knee comme un affrontement militaire. Pour de nombreux historiens actuels, Wounded Knee représente quelque chose de très différent : un épisode particulièrement flagrant de la mauvaise gestion des réserves (Robert M. Utley) ; un « accident regrettable et tragique » causé par une incompréhension des deux parties (Utley) ; un exemple de la violence déclenchée par la consolidation capitaliste de l'Ouest américain (Richard M. Brown) ; un symbole de l'approche résolument hostile des Européens à l'égard des habitants autochtones des Amériques (Dee Brown) ; un acte génocidaire (David E. Stannard, Ward Churchill)⁶.

Depuis le début, les Indiens-Américains ont participé activement aux débats sur la signification de Wounded Knee. L'un des premiers témoins de l'événement était un jeune médecin dakota, Charles A. Eastman, qui avait soigné beaucoup des survivants du massacre et émis un jugement cinglant dans son livre *From the Deep Woods to Civilization*. Quel que soit le mécontentement manifesté par les Lakotas dans la Danse des esprits, le mouvement était non violent, assène Eastman, et constituait une réponse logique aux injustices créées par le système corrompu des réserves. « Il n'y a pas eu de "révolte indienne" en 1890-1891, écrit-il. Il faudrait imputer la responsabilité des troubles aux politiciens malhonnêtes, qui ont commencé par voler les Indiens par l'entremise de mandataires incapables, puis les ont persécutés et, pour finir, paniqués, ont appelé les forces armées pour les éliminer⁷. » Un autre Lakota, Black Elk (Élan Noir), qui fut témoin de l'événement tout jeune homme, en donna l'un des récits les plus célèbres dans son recueil de souvenirs, *Élan Noir parle*, retranscrit sous la dictée en 1932 par le poète blanc John G. Neihardt, puis en 1953 par l'anthropologue Joseph E. Brown – ce fut sans doute d'ailleurs Neihardt qui ajouta la phrase



Football L'équipe de football américain de l'école indienne Red Cloud de Pine Ridge pendant un match, en 2018. La volonté de préserver leurs traditions n'interdit pas d'adopter les loisirs de l'« envahisseur ».

CHIFFRES

170 000

C'est le nombre de personnes qui s'identifient comme Sioux d'après le recensement de 2010.

22 %

C'est la part de la population amérindienne des États-Unis qui vivait en 2010 dans des réserves.

44 %

C'est le pourcentage de la population de Pine Ridge vivant sous le seuil de pauvreté en 2010, soit plus du double du nombre pour les États-Unis.

Notes

6. Cf. *Pour en savoir plus*, p. 63.
7. C. A. Eastman, *From the Deep Woods to Civilization. Chapters in the Autobiography of an Indian*, Boston, Little, Brown and Co., 1916, p. 117.

décrivant le massacre comme la fin du rêve de tout un peuple (cf. p. 58). Par la persistance de la douleur que l'événement suscite, Wounded Knee reste un lieu lourd de signification historique pour de nombreux Américains autochtones. Dès 1903, des chefs lakotas ont élevé à Pine Ridge un monument qui porte cette inscription : « Beaucoup de femmes et d'enfants innocents qui ignoraient le mal sont morts ici », au-dessus de la tranchée dans laquelle les fossoyeurs avaient empilé leurs cadavres. En 1973, des membres du mouvement radical américain indien (American Indian Movement, AIM) ont occupé le lieu du massacre, déclarant qu'il appartenait à la nation sioux oglala indépendante nouvellement créée, occupation qui se solda par une intervention du FBI, laquelle provoqua la mort de deux membres de l'AIM (cf. p. 60).

Même si la mémoire populaire considère le massacre de Wounded Knee comme la fin du mouvement de la Danse des esprits, la réalité est bien plus complexe. Wovoka a enseigné jusqu'à sa mort, en 1932. Des variantes de la Danse ont persisté dans plusieurs communautés autochtones tard dans le xx^e siècle, y compris, clandestinement, à Pine Ridge même. Les privations qui ont déclenché la Danse des esprits ont continué, elles aussi. D'après le recensement de 2010, 44 % des personnes à Pine Ridge vivent en dessous du seuil de pauvreté, l'un des taux les plus élevés des États-Unis ; 80 % des résidents sont au chômage et le taux de mortalité par diabète sur la réserve est trois fois plus élevé que dans l'ensemble de la population états-unienne. A la place des affrontements armés avec la cavalerie américaine du xix^e siècle, les Lakotas d'aujourd'hui sont exposés à une violence structurelle impitoyable qui, aussi sûrement que les mitrailleuses Hotchkiss de jadis, détruit leur vie et sape leur culture. ■

(Traduit de l'anglais par Huguette Meunier Chuvin.)

Standing Rock, 2016

La lutte continue

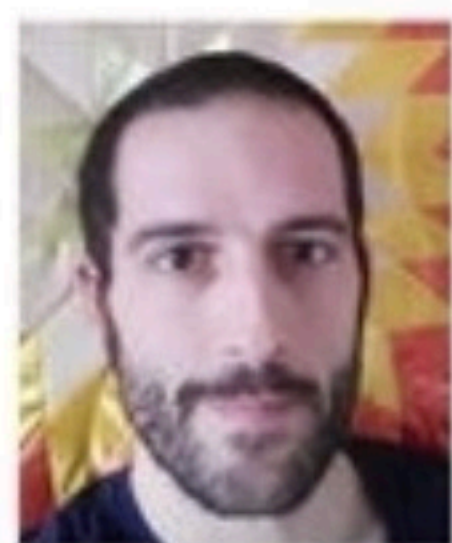
Depuis 2016, des activistes se battent contre le passage d'un oléoduc dans la réserve sioux de Standing Rock, au Dakota. Une mobilisation héritière du Red Power des années 1960, qui veut aussi porter la régénération d'un « esprit sioux ».

Par Thomas Grillot

Entre août 2016 et février 2017, dans le Dakota du Nord, un petit coin de terre mitoyen d'une réserve sioux a été occupé. Des milliers de visiteurs ont peuplé un campement de tentes accroché aux rives de la Cannonball River. Au cri de « *I stand with Standing Rock* », ils ont dénoncé la construction d'un oléoduc de la compagnie pétrolière Dakota Access. L'occupation, portée par les réseaux du militantisme indigéniste, de la protestation écologique et une vague de solidarité sans précédent, a fait face à une répression brutale. Elle a, un moment, paru l'emporter, avant de succomber, à la fin de l'hiver, lorsque Donald Trump a pris ses fonctions de président des États-Unis.

Rien n'oblige à voir dans cet événement, largement médiatisé, une histoire exclusivement sioux. Indiens et non-Indiens ont lutté ensemble ici, et leur combat peut être compris dans la continuité des grandes mobilisations pacifistes et écologiques des années 1980. Mais cette mobilisation au succès inattendu a bien eu lieu en pays sioux, dans un camp de tipis.

L'itinéraire de cet oléoduc, DAPL ou Dakota Access Pipeline, qui doit relier les champs pétrolifères de l'ouest du Dakota du Nord à l'Illinois, a été fixé au début de l'année 2016. Il aurait dû franchir le Missouri à la hauteur de Bismarck, capitale du Dakota du Nord, cet État qui, entre 2006 et 2012, a connu un véritable boom pétrolier. Le tracé définitif du DAPL fixe finalement le passage 70 km plus au sud, à quelques centaines de mètres en amont de Standing Rock, une immense réserve sioux. Il s'agit de protéger des conséquences d'un accident la ville de 72 000 habitants – au risque de polluer l'accès



L'AUTEUR
Chargé de recherche au CNRS, Thomas Grillot a notamment publié *Après la Grande Guerre. Comment les Amérindiens des États-Unis sont devenus patriotes, 1917-1947* (Éditions de l'EHESS, 2014, traduit et augmenté en 2018 aux Yale University Press).

À SAVOIR

1960-1970 : le Red Power passe à l'action

Les années 1960 voient naître aux États-Unis une contestation politique amérindienne inspirée du Black Power, avec la fondation, en 1961, du National Indian Youth Council (NIYC) puis, en 1968, de l'American Indian Movement (AIM) à Minneapolis. Leurs jeunes adhérents radicaux militent contre le racisme, l'arbitraire policier dans les réserves et pour la reconnaissance du statut particulier des Amérindiens ainsi que de leur souveraineté sur leurs terres ancestrales. Le Red Power (« pouvoir rouge ») se rend célèbre en occupant, en 1969-1971, l'île d'Alcatraz dans la baie de San Francisco, en 1972 le Bureau des affaires indiennes de Washington et, en 1973, le site du massacre de Wounded Knee sur la réserve de Pine Ridge (photo). D'autres groupes luttent pour la sauvegarde de la culture indienne.

MICHAEL NIGRO/PACIFIC PRESS/ALIGHTROCKET/GETTY IMAGES

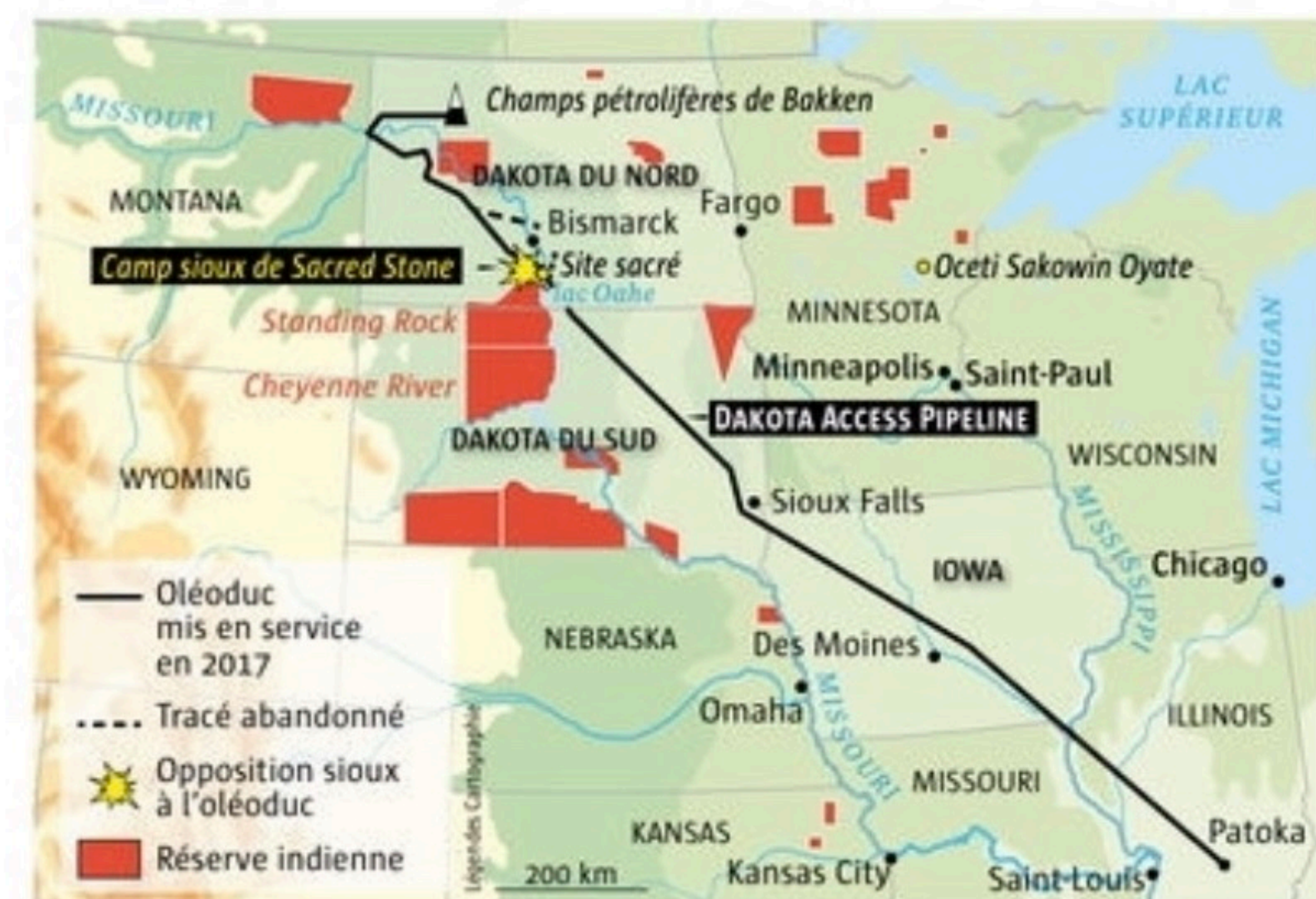


Terres à défendre Le 22 février 2017, des militants manifestaient encore pour sauver l'intégrité et la souveraineté de la réserve de Standing Rock. Sur leurs pancartes se mêlent revendications politiques (le respect des traités signés avec les Sioux au XIX^e siècle) et écologiques (« L'eau, c'est la vie »).

en eau des habitants indiens et non indiens de ce territoire rural peu peuplé mais grand de plus de 9 000 km². Parce que le fleuve est sous la gouvernance du Corps des ingénieurs de l'armée américaine, Dakota Access doit se plier au contrôle fédéral. L'impact environnemental du projet est évalué. Des sites indiens se trouvent sûrement sur le trajet de l'oléoduc : une consultation avec les autorités tribales est elle aussi impérative. Au printemps 2016, la compagnie prétend avoir satisfait à ces obligations légales.

Des tipis contre un oléoduc

C'est à ce moment que LaDonna Brave Bull Allard, ancienne employée du Bureau tribal de préservation historique, en charge du patrimoine de la tribu de Standing Rock, installe sur un terrain qui lui appartient un petit camp de tipis qui veut faire obstacle à l'arrivée de l'oléoduc. Quelques dizaines de jeunes militants de la réserve sioux de Cheyenne River l'y rejoignent. Occuper le terrain : l'idée remonte à 1969, quand des Indiens de plusieurs tribus s'installent à Alcatraz, célèbre prison désaffectée perchée sur un îlot de la baie de San Francisco. Les Sioux leur emboîtent le pas en 1973. Pour dénoncer la corruption des autorités tribales de la réserve de Pine Ridge, les militants de l'American Indian Movement (AIM), un groupe de Minneapolis, occupent avec leurs alliés locaux le hameau de Wounded Knee, à proximité du site du massacre de 1890 (cf. p. 54). ▶▶▶



Le serpent noir du Dakota

L'oléoduc de Dakota Access, long de plus de 1 800 kilomètres, vise au transport de plusieurs centaines de milliers de barils de pétrole par an, depuis les champs pétrolifères de l'ouest du Dakota du Nord jusqu'au sud de l'Illinois. Il passe sous les rivières Missouri, Mississippi et sous le lac Oahe dans la réserve indienne de Standing Rock. Le projet, bloqué par Barack Obama au nom de la lutte contre le réchauffement climatique, a été réactivé par Donald Trump en 2016. Non seulement il traverse des lieux sacrés pour les Sioux – qui n'ont jamais été consultés – mais constitue aussi une menace pour l'environnement : cinq fuites majeures sont d'ailleurs à déplorer depuis la mise en service du pipeline en avril 2017.

Des Indiens venus de tous les États-Unis accourent. L'occupation tourne au siège de soixante et onze jours. Sous le feu d'agents fédéraux du FBI, deux Indiens sont tués. Les photos d'hommes indiens armés font le tour du monde – mais après le coup d'éclat, arrestations, procès et défections déciment l'AIM.

À l'orée des années 1980, les occupations continuent pourtant, notamment dans les Black Hills (cf. p. 46). On occupe pour mieux dénoncer le non-respect des traités du XIX^e siècle qui garantissaient des terres aux Amérindiens ; mobiliser au-delà des populations locales ; sortir un instant de la légalité et des rapports administratifs dans lesquels les Indiens sont pris, et tenter le coup de force, au risque du procès. Dès ce moment, ce sont souvent des projets à fort impact environnemental qui sont ciblés. À la fin des années 2000, la forte expansion de l'exploitation pétrolière de sables et schistes bitumineux au Canada et aux États-Unis donne une nouvelle vie à ce mode d'action déjà ancien. En 2014 déjà, les Sioux de Cheyenne River, Pine Ridge et Rosebud se mobilisent contre un oléoduc, Keystone XL.

Internet et réseaux sociaux

Bien des choses ont changé depuis l'âge d'or du Red Power¹ : Internet et réseaux sociaux, mais aussi la prédominance des femmes indigènes dans le mouvement. Parmi elles, certaines, comme Phyllis Young, avaient participé aux activités de l'AIM, loin des projecteurs. Cette féminisation des figures médiatiques du mouvement est inséparable d'une stratégie qui place l'action pacifique, et particulièrement la prière, au cœur de la mobilisation. Dans les années 1980, les militants traditionalistes sioux ont popularisé marches, courses et chevauchées à la mémoire

Une île, des routes, se transforment en abcès de fixation, où police et gardes surarmés font face à des manifestants qui prient ou lèvent le poing

des victimes de Wounded Knee (1890), ou pour mobiliser les jeunes contre l'alcoolisme, le suicide et autres problèmes sociaux. À Standing Rock, pendant que le camp s'installe et que l'oléoduc se rapproche, le groupe de jeunes né à Cheyenne River s'engage dans une course de fond qui les emmène d'abord du Dakota du Sud au Nebraska, puis à Washington.

En août 2016, l'oléoduc est aux portes de la réserve. Il s'agit maintenant d'empêcher les ouvriers de travailler. Pour cela, il faut entrer dans une propriété privée. Certaine de son droit, la compagnie pétrolière engage des gardes privés. Les images de manifestants attaqués par des chiens sont diffusées en boucle sur Internet.



Les combats de LaDonna

LaDonna Brave Bull Allard, activiste sioux, a initié la résistance de Standing Rock. En 2019, elle militait aussi en soutien à Terra Livre, le mouvement de résistance des indigènes du Brésil qui lutte pour le respect des populations autochtones.

On compare aussitôt Standing Rock à Selma, cette ville d'Alabama où, en 1965, les manifestants afro-américains dirigés par Martin Luther King avaient eux aussi été attaqués par les auxiliaires canins de la police. Un pont, une île, des routes, se transforment en abcès de fixation, où police et gardes surarmés font face à des manifestants qui prient ou lèvent le poing mais ne se défendent pas.

Une grande partie de l'histoire du mouvement tient dans cette double tension entre pacifisme et démonstration de force appuyée à un imaginaire guerrier de l'indianité. Les militants de Standing Rock vont ainsi souligner tour à tour la menace environnementale et la défense de la Terre mère, la destruction de lieux sacrés, le bafouement des droits de l'homme, une guerre continuée, voire un génocide, contre les Indiens. Ils vont faire appel aux souvenirs de Wounded Knee, Little Big Horn, et d'autres massacres ignorés comme celui de Whitestone Hill en 1863. Scandales anciens et récents se télescopent et font accourir des milliers de personnes, souvent jeunes et sans passé militant. Avec elles, la composition et la forme de la mobilisation évoluent. Un autre camp, réputé plus dur, s'installe à proximité de Sacred Stone et de son expansion, Oceti Sakowin (« Les Sept Feux »). Jusqu'au mois de septembre, ce dernier paraît dominé par les résistants venus de tous les coins du « pays indien » aux États-Unis, au Canada, en Amérique latine. L'ambiance est souvent familiale. Les choses changent à la fin de l'été. L'hiver approchant, les enfants retournent à l'école. La police durcit ses attaques, tandis que le conflit paralyse l'accès à la réserve et rouvre un contentieux local entre Indiens et non-Indiens qui on voulait croire enterré.

Face à cette situation, les leaders du mouvement inventent une forme de militance qui

assure la survie matérielle du camp et sa visibilité dans les médias. La vie commune est ordonnée autour d'un feu sacré. Des panneaux énoncent règles, tours de corvée, activités organisées. Il y a des marches au « front », des raids sur d'autres sites menacés, mais, surtout, beaucoup de prières. Refusant les termes qui les stigmatisent et justifient l'action policière (activistes, radicaux, manifestants, protesters), les militants se réunissent autour de termes qui cumulent ces aspects en apparence contradictoires de la lutte : *water protectors* (« protecteurs de l'eau »), *prayer warriors* (« guerriers de la prière »), cette dernière expression étant empruntée au mouvement évangélique chrétien. Et en effet, la spiritualité visible de Standing Rock, reposant sur des prophéties dénonçant l'arrivée d'un serpent noir ou prédisant celle d'une « septième génération » qui redonnerait vie à la nation sioux, s'appuie sur des rencontres anciennes ou plus récentes entre le christianisme et ce que beaucoup appellent, à défaut d'un meilleur terme, la « religion indienne ».

Le retour du feu sacré

Restaurer la relation avec les non-humains et avec les morts, guérir le « traumatisme historique » subi par des générations d'Indiens contraints à l'assimilation à la société majoritaire, organiser des rencontres entre Indiens et non-Indiens mettant l'accent sur le repentir et le pardon : alors même que le mouvement emprunte à d'autres formes de mobilisation, concerts, reportages en direct sur Facebook, présence de vedettes de la télévision ou du cinéma, en arrière-plan se profile l'histoire complexe des rapports entre Indiens, environnementalisme, christianisme et New Age.

Car il faut lever une équivoque : Standing Rock n'a en aucune façon constitué un « réveil » de populations indiennes écrasées et sans repères. Le mouvement s'inscrit dans une histoire longue. Il s'agit de lutter contre un oléoduc, mais surtout, et malgré l'échec, de redonner, une fois encore, une place aux Indiens dans un monde contemporain qui les a marginalisés. En mettant sur le devant de la scène des indigènes gardiens de la terre et de l'eau, avant-garde de la lutte contre le changement climatique, pionniers d'un mode de vie sobre et harmonieux, le mouvement veut dire l'actualité brûlante d'une façon d'être au monde – et par là proposer une solution aux problèmes sociaux qui touchent le pays indien aux États-Unis et au Canada. Une mobilisation donc qui, dans la longue tradition de mouvements de revitalisation indiens comme la Danse des esprits, veut régénérer les Indiens. Et même, cette fois, aller au-delà : offrir une solution indienne à des problèmes que l'accélération du changement climatique et la poursuite effrénée de l'exploitation des ressources naturelles ont rendus universels. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

Les Sioux et les Indiens des Plaines

« L'aventure oubliée. Les indiens d'Amérique. Des Micmacs au Red Power », *Les Collections de L'Histoire* n° 54, 2012.

R. J. DeMallie, D. R. Parks (dir.), *Sioux Indian Religion. Tradition and Innovation*, Norman, University of Oklahoma Press, 1987 ; (dir.), *Handbook of North American Indians*, v. 13, Plains, Washington, Smithsonian Institution, 2001.

P. Désvaux, *La Parole et la Substance. Anthropologie comparée de l'Amérique et de l'Europe*, Les Indes savantes, 2017.

P. Hämäläinen, *L'Empire comanche*, Toulouse, Anacharsis, 2012 ; *Lakota America. A New History of Indigenous Power*, New Haven, Yale University Press, 2019.

G. E. Hyde, *Histoire des Sioux*, 3 t., Monaco, Éditions du Rocher, 1996.

E. Jacquin, *Les Indiens d'Amérique*, Flammarion, 1996.

R. Thornton, *American Indian Holocaust and Survival. A Population History since 1492*, Norman, University of Oklahoma Press, 1987.

R. White, « The Winning of the West. The Expansion of the Western Sioux in the Eighteenth and Nineteenth Centuries », *The Journal of American History*, vol. 65, n° 2, sept. 1978, pp. 319-343 ; *Le Middle Ground*, Toulouse, Anacharsis, 2009.

Face aux Européens

S. Harjo (dir.), *Nation to Nation. Treaties between the United States and American Indian Nations*, Washington, Smithsonian Institution, 2014.

G. Havard, *Empire et métissages. Indiens et Français dans le Pays d'en haut, 1660-1715*, Québec, Septentrion, 2017 ; *Histoire des coureurs de bois. Amérique du Nord, 1600-1840*, Les Indes Savantes, 2016 ; *L'Amérique fantôme. Les aventuriers francophones du Nouveau Monde*, Flammarion, 2017.

G. Havard, M. Augeron (dir.), *Un continent en partage. Cinq siècles de rencontres entre Amérindiens et Français*, Les Indes savantes, 2013.

P. Jacquin, *Les Indiens Blancs. Français et Indiens en Amérique du Nord, XVI^e-XVIII^e siècle*, Payot, 1987.

J. Ostler, *Les Sioux des Plaines face au colonialisme. De Lewis et Clark à Wounded Knee, 1804-1890*, Monaco, Éditions du Rocher, 2018.

Les guerres indiennes

F. Ameur, *Sitting Bull, héros de la résistance indienne*, Tallandier, 2014.

R. M. Brown, « Violence », *The Oxford History of the American West*,

Oxford, Oxford University Press, 1994.

D. Brown, *Enterre mon cœur à Wounded Knee. Une histoire américaine, 1860-1890*, Albin Michel, 2009.

W. Churchill, *A Little Matter of Genocide. Holocaust and Denial in the Americas, 1492 to the Present*, San Francisco, City Lights, 1998.

H. Cox Richardson, *Wounded Knee. Party Politics and the Road to an American Massacre*, New York, Basic Books, 2011.

J. Donovan, *A Terrible Glory. Custer and the Little Bighorn*, New York, Little, Brown and Co, 2008.

D. W. Grua, *Surviving Wounded Knee. The Lakotas and the Politics of Memory*, Oxford, Oxford University Press, 2016.

K. Jacoby, « Of Memory and Massacre. A Soldier's Firsthand Account of the "Affair on Wounded Knee" », *Princeton University Library Chronicle*, vol. 64, n° 2, hiver 2003, pp. 333-362.

D. E. Stannard, *American Holocaust. Columbus and the Conquest of the New World*, Oxford, Oxford University Press, 1992.

D. Treuer, *The Heartbeat of Wounded Knee. Native America from 1890 to the Present*, New York, Riverhead Books, 2019.

R. M. Utley, *The Last Days of the Sioux Nation*, New Haven, Yale University Press, 1963 ; avec W. E. Washburn, *Guerres indiennes. Du Mayflower à Wounded Knee*, Albin Michel, 1992.

L. S. Warren, *God's Red Son. The Ghost Dance Religion and the Making of Modern America*, New York, Basic Books, 2017.

J. Welch, *C'est un beau jour pour mourir. L'Amérique de Custer contre les Indiens des Plaines*, Albin Michel, 1999.

Du XX^e siècle à aujourd'hui

D. M. Cobb, L. Fowler (dir.), *Beyond Red Power. American Indian Politics and Activism since 1900*, Santa Fe, School for Advanced Research Press, 2007.

Black Elk, R. J. DeMallie, *Black Elk et la grande vision*, Monaco, Éditions du Rocher, « Nuage rouge », 2018.

V. Deloria Jr., *Custer Died for Your Sins. An Indian Manifesto*, Londres, Collier-Macmillan, 1969.

T. Grillot, *Après la Grande Guerre. Comment les Amérindiens des États-Unis sont devenus patriotes, 1917-1947*, Éditions de l'EHESS, 2014.

J. Ostler, *The Lakotas and the Black Hills. The Struggle for Sacred Ground*, New York, Viking, 2010.

J. Rostkowski, *Le Renouveau indien aux États-Unis*, L'Harmattan, 1986, rééd. Albin Michel, 2001.

Note

1. Cf. J. Rostkowski, « La longue marche des droits », *Les Collections de L'Histoire* n° 54, janvier-mars 2012, pp. 74-81.